



Christian Léourier

SOUS LE
VENT DE LA
LIBERTÉ



ARGOZ

Du même auteur, chez d'autres éditeurs (bibliographie sélective) :

Le Cycle de Lanmeur (4 intégrales)

Jarvis

La Lyre et le glaive (2 tomes)

Sitrinjêta

Dur Silence de la neige

Helstrid

Le présent volume comprend les trois tomes de la série *Sous le Vent de la liberté – Lumière d'Amérique, Chasseurs et proies* et *Les Temps cruels* – parus chez Bayard, dans la collection Millézime, entre 2005 et 2006.

Le texte a été entièrement révisé par l'auteur.

Éditions Argyll 2021 ©

Dépôt légal : novembre 2021

ISBN : 978-2-492403-33-0

ISBN du livre papier : 978-2-492403-29-3

Maquette et illustration de couverture : Xavier Collette

Site internet : <https://argyll.fr>

Mail : editions@argyll.fr

Christian Léourier

SOUS LE VENT DE LA LIBERTÉ



LIVRE PREMIER
Lumière d'Amérique

PREMIÈRE PARTIE
La Terre des insurgés

CHAPITRE 1

Le char de l'Ankou

Le manoir de Kervadec ne ressemblait en rien aux gracieuses gentilhomnières, flanquées d'une chapelle et d'un pigeonnier que, depuis le Grand Siècle, les architectes de Rennes ont accoutumé d'ériger dans notre province. Une tour coiffée d'une poivrière, une autre à demi effondrée, des murs épais à peine égayés par les ouvertures que la Renaissance y avait percées témoignaient de son passé militaire. S'il avait jadis résisté aux assauts des soldats, mon enfance le voyait succomber à ceux du temps. La charpente creusait, le toit fuyait en maints endroits et, les nuits de tempête, le vent s'engouffrait par mille fissures dans les galeries. D'anciennes gravures montrent un parterre aménagé à l'italienne au regard de la façade occidentale. Ce sage ordonnancement, s'il fut jamais réalisé, avait depuis longtemps disparu. Désormais, le blé poussait jusqu'aux abords de la terrasse, laquelle recevait plus souvent la visite des poules que celle de la noblesse des environs. Telle quelle, solitaire et patinée comme un rocher de la lande, cette austère bâtisse de granit gris, moins exiguë que les fermes des alentours mais à peine plus confortable, était bien l'ancre qui convenait au marquis Armel Hoel de Kervadec, mon père.

Le marquis s'enorgueillissait de quartiers remontant à Nominoë. Il ne pouvait en revanche tirer vanité de sa fortune. Le domaine familial, autrefois étalé sur deux paroisses, se réduisait désormais à la demeure ancestrale qu'il n'avait plus les moyens d'entretenir et à quelques terres attenantes. Pourtant, si, comme de nombreux gentilshommes de notre âpre Bretagne, mon père menait une existence qui ne se démarquait guère de celle de ses métayers, il le devait autant, sinon davantage, à son attachement aux doctrines des philosophes qu'à la médiocrité de sa fortune. Toute sa vie, il caressa un rêve : arracher des moissons abondantes à une terre qui s'en montrait par nature très avare. Il se procurait des semences et des tubercules dans tous les ports d'Europe grâce à la diligence de correspondants aussi enthousiastes que lui, et tenait pour assuré que le salut de l'humanité dépendait de l'un des plants qu'il choyait sans jamais se décourager. « Quand les hommes ne craindront plus la faim, affirmait-il, quand la terre donnera avec générosité tout ce que l'on peut espérer d'une mère, les guerres disparaîtront, car chacun vivra dans la paix et l'harmonie de la nature, comme aux premiers temps de l'humanité. » Pour mener ses expériences, il ne dédaignait pas de pousser lui-même la charue, vêtu comme l'un de ses paysans et sabots aux pieds. Une aberration qui inspirait à ses voisins de la méfiance, voire du mépris.

Tout aussi suspect à leurs yeux paraissait son goût immodéré pour la lecture. Sa bibliothèque constituait sa fierté, sa passion, son bastion. Peut-être lui aurait-on pardonné cette manie s'il s'était consacré aux ouvrages pieux ou aux auteurs édifiants. Mais à Bossuet, Bérulle ou Fénelon, il préférait Montesquieu, Rousseau, Raynal, voire ces libertins en vogue à Paris, dont on murmurait avec effroi dans notre province qu'ils raillaient le clergé, malmenaient la morale et se mêlaient de bousculer un ordre consacré par Dieu et conforme à la nature. À qui lui en remontrait, il répliquait, sur le ton de la colère : « La liberté d'imprimer est la première des libertés ! » C'était employer deux fois dans la même phrase un mot dont ses pairs se défiaient.

Tant d'extravagances scandalisaient. On craignait, à fréquenter un tel exalté, de se compromettre. Peu à peu, le vide se creusa autour de lui. Il n'en avait cure. Depuis que son épouse reposait à l'ombre du calvaire, dans l'enclos paroissial, il vivait en ermite, ne supportant auprès de lui qu'un couple de domestiques âgés et moi, son cadet, auquel il entendait communiquer sa foi dans la grandeur de l'homme. Car ce solitaire préoccupé du bonheur de ses semblables les aimait, à défaut d'en rechercher la compagnie.

Le marquis de Kervadec, dont les lointains ancêtres s'étaient illustrés à Ballon et à Jengland, ne montrait aucun goût pour le maniement des armes et nul ne se souvenait d'avoir vu pendre à sa ceinture l'épée à laquelle ses quartiers de noblesse lui donnaient droit. Cependant, il m'enseigna les rudiments de l'escrime, car il était acquis qu'une personne de condition ne saurait en ignorer la pratique. Tout en m'initiant à la feinte et à la parade, il me rappelait qu'un gentilhomme, dans la nécessité de défendre sa vie, ne doit pas craindre d'enfermer son adversaire, mais se fait un point d'honneur de ne le toucher qu'à la poitrine et que l'élégance du geste doit demeurer le premier souci du duelliste. J'avais appris, en me frottant aux gamins des paysans, d'autres luttes et d'autres mœurs, qui pour être moins policées n'en étaient que plus efficaces, et je maniais le penn-baz mieux que l'épée. Je le cachais à mon père, redoutant qu'il ne désapprouvât mes escapades, et encore plus ces empoignades de manants. Et je me pliais volontiers à ses leçons qui resserraient le lien qui nous unissait. Il s'était à vrai dire noué assez tard. Longtemps, en effet, le marquis m'était apparu comme un être lointain, fantasque, oscillant entre la mélancolie et l'enthousiasme. J'avais poussé dans les jupes de Melle, la servante. Jusqu'au jour où, levant la tête de ses livres, Monsieur de Kervadec découvrit avec consternation qu'il avait pour dernier rejeton un sauvage hirsute qui gambadait les pieds nus, n'aimait rien tant que grimper dans les chênes du bosquet et s'exprimait le plus souvent en breton sans savoir épeler le moindre mot de ce jargon, pas plus que du français. Cette découverte l'étonna comme s'il s'éveillait d'un long engourdissement ; de fait, il ne manifestait qu'indifférence pour ce qui l'entourait depuis le jour où son épouse avait perdu la vie en me donnant naissance. Ce fils auquel il n'avait jamais prêté attention lui apparut comme une chance qui lui était offerte de démontrer la justesse de ses théories. De même qu'il cherchait une céréale d'un nouveau genre, de même il voulut voir dans l'enfant au front têtue qu'effarouchait l'intérêt soudain qu'il lui portait la graine de l'humanité nouvelle dont ses livres prédisaient l'avènement. J'étais né le jour même où le conseil du roi prononça la réhabilitation de Calas. L'incrédule y voyait un appel du destin.

Le marquis s'affirmait libertin et ne perdait pas une occasion de brocarder les prêtres. Pourtant il confia mon éducation au recteur de la paroisse, le Père Milon, un homme aussi rond dans ses manières qu'anguleux dans sa physionomie. Ses ouailles attribuaient sa maigreur à une sainte pratique des mortifications et son prestige s'en trouvait accru auprès d'elles. Un homme devenu aussi léger n'était-il pas déjà un peu un ange ? L'évêque, en revanche, désapprouvait un zèle qu'il jugeait excessif, surtout chez un prêtre d'origine roturière à qui on ne demandait rien d'autre que de rappeler les fidèles à leur mortelle condition, d'encourager les femmes à la modestie, les hommes au labeur, et de dire l'office. Le P. Milon s'amusait de l'une et l'autre opinion. À l'entendre, sa maigreur tenait simplement à la constitution dont la nature l'avait doté. « Je pourrais manger plus que de raison sans grossir d'une once », souriait-il. Je lui en donne volontiers quittance, bien qu'il n'eût jamais l'occasion de démontrer cet appétit à

Kervadec, où la frugalité qui présidait aux repas devait moins à la modération chrétienne qu'à l'impécuniosité.

Mon père se plaisait à taquiner l'abbé sur telle ou telle contradiction du dogme ; en contrepartie, celui-ci le mettait régulièrement en garde contre la damnation qui guettait les libres penseurs. Mais ils se ressemblaient trop, d'une certaine manière, pour ne pas s'estimer. Tous deux caressaient l'espoir de voir l'humanité atteindre un jour au bonheur. Ils divergeaient seulement sur les voies à emprunter. L'abbé cherchait le chemin dans les Écritures, tandis que mon père accordait sa confiance aux ouvrages des philosophes. L'un invoquait la grâce, l'autre la raison. Et chacun d'eux comptait sur moi pour illustrer ses convictions. Le matin, donc, l'abbé m'invitait à méditer sur les *Actes des Apôtres* et les textes de saint Augustin, mais aussi sur les auteurs grecs et latins, qu'il chérissait bien qu'ils fussent païens. Le soir, mon père me lisait des passages de Bayle, Helvétius ou Voltaire. Au dernier surtout, il vouait une admiration sans borne. Je ne comprenais pas tout, mais j'aimais à le rejoindre après dîner dans la bibliothèque, la seule pièce chauffée l'hiver – non pour le confort, mais parce que les livres craignent l'humidité. Entre autres trésors, on y trouvait les trente-cinq volumes de l'Encyclopédie. Tandis que mon père les consultait, je laissais mon imagination courir en contemplant les gravures qui les illustraient. Je m'attardais en particulier sur les planches consacrées à la marine, fasciné par le nom étrange des mâts et des gréements, et plus encore par les évolutions navales, où de petits vaisseaux se déplaçaient sur des figures géométriques. De temps en temps, levant la tête de son livre, mon père s'enflammait en m'expliquant comment l'ingéniosité des hommes, venant à bout des tâches les plus ardues, finirait par imposer la justice et la paix. Contrairement aux autres personnes qui m'étaient familières, il ne redoutait pas le changement ; il usait volontiers, pour le désigner, d'un mot nouveau : le progrès, qui proclamait que demain serait plus clément qu'hier.

S'il ne recevait personne, le marquis échangeait en revanche une correspondance abondante, notamment avec des botanistes qui, dans l'Europe entière, s'intéressaient comme lui aux cultures novatrices. Mais rien ne le réjouissait davantage qu'une lettre de M. Maulevain, son libraire de Troyes, lui annonçant la dernière livraison d'ouvrages qu'on disait imprimés en Hollande ou à Genève pour déjouer la censure. Il n'hésitait jamais à interrompre la leçon du P. Milon pour m'annoncer cet événement, qui précédait souvent la disparition de quelque pièce de notre mobilier. Mon précepteur ne s'autorisait aucun commentaire, mais tendait, impérieux, son interminable index vers le texte posé devant moi : il était, lui, du parti qui se méfiait des innovations et n'accordait sa confiance aux livres que lorsque les siècles et l'Église en avaient consacré la sagesse.

Mon père recevait aussi, de loin en loin, d'autres lettres. J'en devinais l'auteur à la tristesse qui s'emparait alors de son regard. Mon frère Yves était bien plus âgé que moi. Ma mère était encore de ce monde quand il prit la mer. Mon père ne tolérait pas d'entendre prononcer son nom ; cela disait assez que mon frère s'était embarqué sans son consentement. J'ignorais quelles affaires Yves brassait sur l'autre rive de l'océan. Je tenais un peu rigueur au marquis de son silence. Car, pour l'enfant que j'étais, ce mystérieux aîné parti courir fortune aux Amériques devint bientôt un héros secret, un Ulysse des temps modernes. Peut-être, à l'instar d'Énée, fonderait-il une ville appelée à régner sur l'univers. Cette légende que construisait mon imagination n'était sans doute pas étrangère à l'attrait que les navires exerçaient sur elle.

Je tentais bien, quelquefois, de surprendre une de ces lettres. Mais mon père les enfermaît si-tôt lues dans un coffret de marqueterie dont lui seul détenait la clé.

Jamais je n'essayai de forcer la serrure de cette cassette, exposée en évidence dans la bibliothèque, tel l'arbre de la connaissance au centre du jardin d'Eden. Je redoutais moins de provoquer le courroux de mon père que de le blesser en trompant sa confiance. Néanmoins, ma curiosité était mise à rude épreuve et j'espérais, comme un chat guette un geste maladroit de la cuisinière, qu'une négligence m'offrît une occasion de la satisfaire. Elle ne vint jamais. À plusieurs reprises, je m'efforçai de soutirer un renseignement au P. Milon. Un jour, excédé par mon insistance, il déclara : « S'il est de la volonté de Dieu de ramener le fils au père, alors ils se réconcilieront. Même un négrier ne doit pas désespérer de la divine Providence ! » Il en profita pour me faire traduire en grec la parabole du fils prodigue. Et, tandis que je m'appliquais à en calligraphier les caractères, je me demandais si mon maître avait proféré une maxime d'ordre général, ou s'il s'agissait d'une allusion au négoce de mon frère, dont je ne discernais d'ailleurs pas en quoi il méritait la réprobation du marquis.

Puisque j'en suis venu à évoquer mon éducation, je manquerais d'exactitude, et de reconnaissance, si je n'évoquais pas Jakez, l'époux de Melle. Pas plus qu'elle, il ne savait lire et je ne l'ai jamais entendu parler une autre langue que le breton, bien qu'il entendît le français. Il possédait tous les corps de métier, à en croire les nombreuses réparations qu'il réalisait. Le soir, il s'asseyait près du feu l'hiver, devant la porte l'été, et sculptait dans du bois, au couteau, des toupies et des animaux de toutes sortes qui furent mes seuls jouets. Je m'asseyais à son côté, surveillant l'avancement de son travail. Je comprenais vaguement que les histoires qu'il me racontait tout en taillant son bestiaire étaient d'une autre nature que les contes dont Melle avait bercé ma tendre enfance. Elles étaient peuplées de géants, de korrigans et de dragons, et aussi de saints dont le P. Milon ne parlait jamais et avec lesquels Jakez paraissait avoir noué d'étroites relations, car il les traitait avec une grande familiarité. Comme il réparait les articulations déboîtées aussi bien que les timons brisés, il passait pour un peu sorcier.

Tels furent mes trois maîtres. Alexandre le Grand n'en eut pas de meilleurs.

Aux environs de 1775, mon père s'enticha des colons de l'Amérique du Nord, entrés en rébellion contre le roi d'Angleterre. Selon lui, les *Insurgents* jetaient les bases d'une société idéale, fonctionnant selon les principes d'égalité et de fraternité préconisés par ses chers philosophes. Le monde, instruit par l'exemple de ces précurseurs auxquels il prêtait toutes les vertus des Romains de la République, ne tarderait pas à connaître un nouvel âge d'or. « Tu verras, prédisait-il, ils lèveront bien haut la torche qui éclairera tous les hommes. » Il n'excluait d'ailleurs pas les Anglais de ce partage car, loin de professer l'exécration où il était de bon ton de les tenir en Bretagne, il accordait son estime à un peuple qui, malgré sa détestable habitude de chercher querelle aux Français, n'en avait pas moins accueilli Voltaire quand celui-ci risquait la Bastille, et dont de nombreux philosophes, à commencer par ce dernier, louaient les institutions politiques.

Il éprouva une grande joie en apprenant qu'un jeune enthousiaste, le marquis de La Fayette, s'était engagé aux côtés des *Insurgents*, malgré l'opposition du roi, que les idées avancées des Américains effarouchaient. Il n'alla cependant pas jusqu'à suivre son exemple. Mon père, je

l'ai dit, n'avait rien d'un guerrier. Il se contenta de caresser l'idée de traverser l'océan pour participer à la construction de ce pays une fois brisé le joug britannique.

Peut-être aurait-il fini par s'embarquer, si la Providence n'en avait décidé autrement.

Le marquis Armel Hoel de Kervadec avait vécu en paysan. C'est en paysan qu'il mourut. Ce triste événement, qui allait tant infléchir ma destinée, intervint passé l'Assomption de l'an 1780, au terme d'un après-midi alourdi par l'orage. Dès le matin, le ciel avait pesé sur les chaumes avec un éclat métallique. Dans les écuries, les bêtes s'agitaient sous la piqûre des taons. Les nuages s'épaississaient. Il faisait pour ainsi dire nuit, ce qui rendait plus sublime encore le spectacle des éclairs tendus entre le ciel et la lande. Vers cinq heures, enfin, les nuages crevèrent. L'air était si chaud, si moite, que j'entendis avec soulagement les premières gouttes s'écraser dans la poussière. Puis la pluie se mit à tomber en trombes. Soudain, un coup de tonnerre plus terrible que les autres secoua les hauts murs de Kervadec. Mû par quelque pressentiment, mon père courut à la fenêtre et l'ouvrit, sans égard pour la pluie qui pénétrait à flots dans la pièce. Il étouffa un juron et se précipita au-dehors. Je distinguai une colonne de fumée, au-delà du bosquet qui bornait le parc, en direction de la Croix Saint-Blaise, la plus grosse métairie du domaine. Je me précipitai à mon tour. Mon père ayant emprunté notre unique cheval, je dus courir jusqu'à la ferme. Fort opportunément, la pluie cessa : l'orage, ayant frappé, s'en allait porter ailleurs sa colère.

L'éclair avait crevé le toit de la grange, embrasé la moisson tout juste rentrée. Quand j'arrivai dans la cour, mon père dirigeait la lutte contre l'incendie. Derrière lui, le métayer Le Bihan et sa famille formaient une chaîne. Tout ce qui pouvait contenir de l'eau : seaux, seilles, écuelles même, était mobilisé. Cette tentative me parut dérisoire : que pouvaient quelques pintes de liquide contre la fureur d'un tel brasier ?

Par bonheur, la foudre avait épargné la maisonnette des Le Bihan. Mais la perte de la grange ne les éprouvait guère moins. Ils étaient trop démunis pour la reconstruire. Désormais il leur faudrait, comme leurs voisins, se contenter de couvrir les meules avec de la terre pour les protéger de la pluie. Mais au fait, quelles meules ? Une année de labeur partait en cendres. Voilà pourquoi ils s'acharnaient contre toute évidence, et mon père le premier. Il se tenait si près des flammes que la fumée, par moments, le déroba à ma vue. Je pris place dans la chaîne. L'aîné des fils Le Bihan et l'une des brus puisaient l'eau avec tant d'énergie que les seaux volaient de main en main sans jamais s'arrêter. L'aïeul, tout perclus qu'il était, me passait le seau, que je donnais à mon tour au Taiseux, un garçon de mon âge qui avait été mon compagnon de jeux dans mon enfance. L'esprit épais, il ne parlait guère. De là venait son sobriquet ; nul ne semblait se souvenir de son vrai nom, Perig. On appréciait surtout son ardeur au travail, car le gaillard, taillé en hercule, valait un attelage. Ce soir, il fixait sur le brasier son regard buté, balançant son corps dans le geste régulier du faucheur, insensible au poids des seaux.

Je ne possédais pas sa vigueur : bientôt l'échine et les bras me firent mal. Je me demandais comment le grand-père supportait un effort aussi soutenu, avant de m'apercevoir que Katel, l'aînée de Perig, s'était interposée entre lui et moi.

L'incendie jetait un éclat roux sur ses cheveux dénoués. Elle avait passé à la hâte une jupe sur sa chemise. Tout en relayant les seaux qu'elle me tendait, j'observais avec un certain émoi ses bras nus, les rondeurs de sa poitrine que ses mouvements animaient. Sans être belle, elle savait se montrer plaisante quand l'envie lui prenait. Mais ce soir, son visage arborait une ex-

pression effrayante. Je ne m'étais jamais avisé de sa ressemblance avec Perig, sans doute parce que la gaîté qui ne la quittait jamais contrastait avec l'hébétéude de son frère.

Les porcs s'affolaient dans leur enclos. Je discernais aussi des pleurs d'enfants. Et des cris : « Plus vite, plus vite ! » Ils paraissaient encourager les flammes à monter plus haut. Les bourrasques provoquées par l'incendie rabattaient sur nous une fumée irritante. « Plus vite les seaux ! » Des détonations dominaient le ronflement du brasier : les pièces de la charpente éclataient. « Plus vite ! » Était-ce bien la voix grave de mon père que j'entendais ? Au plus près de la grange en feu, il dirigeait les opérations. Mais le gendre Le Bihan ne pouvait accélérer davantage la remontée des seaux.

Soudain un mur céda. La bâtisse tout entière bascula et ce qui restait de la charpente s'écroula avec fracas en projetant une immense gerbe d'étincelles. La paille enflammée se répandit, vomie par le bâtiment effondré. Les paysans se figèrent. Quelques-uns laissèrent rouler leur seau à terre.

Le Bihan se précipita vers le brasier en hurlant : « Monsieur le marquis ! » Alarmé par la détresse de sa voix, je me ruai à mon tour, sans me soucier des flammèches qui dansaient autour de ma tête.

Mon père, coincé sous un madrier fumant, avait perdu connaissance. Je me jetai sur la poutre brûlante, la poussai de toutes mes forces, sans grand succès jusqu'à ce que le Taiseux vint me prêter main-forte. À deux, nous la soulevâmes assez haut pour permettre à Le Bihan de dégager le blessé.

Il était méconnaissable, la peau du visage noircie, craquelée, sanguinolente. Il respirait encore ; si faible était son souffle, chaque inspiration lui arrachait un gémissement.

« Faut prévenir le recteur ! » décida Le Bihan.

Ces paroles sonnèrent comme un glas. Je me révoltai :

« Non, attends ! Ramenons-le à Kervadec. »

Le Bihan, se rappelant à temps nos conditions respectives, se retint de soulever une objection, mais ses yeux disaient assez ce que ses lèvres ne prononçaient pas.

« Comme vous voudrez, Monsieur Jean, soupira-t-il. Taiseux ! Attelle la charrette ! »

Tandis que Perig se dirigeait vers l'étable, Le Bihan trouva dans le dévouement que lui inspirait le père le courage d'insister auprès du fils :

« Sauf votre respect, Monsieur Jean. Ça n'empêche qu'on devrait appeler le recteur. »

Katel se proposa. Je ne la retins pas. Elle partit en courant, à demi dévêtue, en direction du presbytère.

« C'est pitié, murmura Le Bihan. Le Bon Dieu sait ce qu'il fait et on n'a rien à en redire, nous autres. Mais tout de même, c'est grande pitié. »

Pensait-il à mon père ou à la récolte qui achevait de se consumer dans les décombres de la grange ?

Pendant tout le trajet, je m'agrippai à la ridelle. Le grincement des roues sur les pierres du chemin, c'était, je le jure, le bruit sinistre du char de l'Ankou. Plus jamais je n'entendrai passer une charrette sans songer à cette funeste soirée.

Sitôt prévenu, l'abbé Milon accourut. Avec le viatique et l'huile consacrée, l'excellent homme avait emporté ce qu'il possédait de remèdes. Un peu médecin, comme le sont tous les prêtres, il prépara une décoction de pavot pour calmer la douleur du blessé. Il ne pouvait faire davantage. Jakez aussi s'était déclaré impuissant.

Prévenu par la rumeur publique, qui se propage à la vitesse de la flamme dans un fenil, M. Le Dantec arriva dès le lendemain de l'accident en compagnie de sa femme et de sa fille. Avec beaucoup de chaleur, il m'assura de sa compassion, tout en évoquant mon père dans des termes touchants. Je lui en sus gré. Je ne voyais d'autre motif à sa visite que son amitié pour le blessé, sans m'offusquer de sa hâte à en parler comme si celui-ci avait déjà rendu son âme à Dieu.

Maxime Le Dantec était un homme petit, replet, chauve, à la lèvre et aux joues pendantes, au nez proéminent, à l'œil porcine. Sa fille avait heureusement hérité des traits harmonieux et de la finesse d'esprit de sa mère. Elle comptait deux ans de plus que moi. En sa présence, je faisais généralement piètre figure. Ses yeux bleus, ses cheveux blonds dont les boucles encadraient l'ovale délicat de son visage tel un diadème, ses lèvres fines et mutines qui s'étiraient dans le plus charmant des sourires me troublaient au point de me rendre gauche. Je la connaissais pourtant depuis longtemps. Mon père et le sien étaient en affaires, comme on dit : cela signifiait qu'au fil des années M. Le Dantec avait acheté plusieurs parcelles du domaine, et non les moins bien placées. Sa fille l'accompagnait parfois dans ses visites. J'en venais à les souhaiter, sans considérer qu'elles représentaient l'érosion de nos biens.

Elle se nommait Maria. Est-il un prénom plus doux que celui-là ?

Dans ce jour où le malheur frappait Kervadec, sa présence m'était un baume précieux. M. Le Dantec me parlait de mon avenir, des difficultés que je rencontrerais à entretenir le domaine, des dettes de mon père qui grevaient mon futur héritage. J'observais Maria à la dérobée et je ne songeais pas à m'indigner de tels propos, pour le moins prématurés.

« Dans tous les cas, Monsieur Jean, dit-il en posant la main sur mon genou avec une familiarité qui ne me heurta même pas, je vous le dis tout rond. J'étais l'ami de votre père, je veux être le vôtre. *Bon chien chasse de race*, n'est-il pas vrai ? Nous nous entendrons toujours, vous pouvez compter sur moi. »

Et pour me prouver la sincérité de ses paroles, il revint le lendemain. Seul, hélas.

L'agonie de mon père dura trois jours. Le manoir ne désemplit pas. Les paysans se relayaient au chevet de leur maître. La plupart pénétraient pour la première fois dans ses appartements. La nudité des lieux les surprenait, les décevait peut-être. Ils n'imaginaient pas ainsi le « château », comme ils disaient en parlant de Kervadec. Mon père se réjouissait de les voir. Il se savait au terme de son existence ; cependant, les rares fois où il ouvrit la bouche, ce ne fut pas pour se plaindre mais pour s'inquiéter de la récolte et des dégâts provoqués par l'orage.

Sur le point de trépasser, il reçut l'onction des mains du P. Milon. Après le départ de celui-ci, il me dit : « C'est tout de même une bien curieuse superstition que penser qu'un peu d'huile sur le front facilite la grande glissade ! Comme si l'Être Suprême avait besoin de ces mômeries. Mais enfin, si ce brave recteur n'avait pas acquis la conviction de m'avoir arraché à l'enfer en me persuadant d'accepter son sacrement, il en aurait eu beaucoup de chagrin. »

Il me demanda aussi d'avertir ma tante, Mme de Rivelen. Le marquis, en effet, avait une sœur. Je ne la connaissais pas. À quinze ans, elle avait épousé un armateur brestois qui avait largement dépassé la quarantaine, M. Combray. Il n'entrait pas d'amour dans cette union. En récompense de vingt années au service de la Chambre des Comptes de Brest, le roi avait anobli ce prospère négociant, que le labeur de quatre générations avait hissé jusqu'à l'aisance. Au nom de Combray, le bourgeois ajouta celui, tombé en déshérence, de Rivelen. Mais il avait besoin de donner un peu de crédibilité à cette particule qui, pensait-il, favoriserait ses affaires. Louise de Kervadec était pauvre mais armoriée. Il la demanda. Elle avait de glorieux ancêtres mais ni rentes ni attrait pour le voile. Elle accepta. Mon père n'évoquait pas cet arrangement sans irritation. Car prôner l'égalité entre tous les hommes et vivre dans la simplicité ne l'empêchaient pas de condamner cette mésalliance.

J'attendis en vain qu'il me parlât de mon frère. Épuisé par l'effort qu'il venait de consentir en prononçant deux phrases, il se tut et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

CHAPITRE 2

M. Combray de Rivelen

La pluie estompait les arbres du bosquet. Elle avait commencé l'avant-veille, à l'aube, au moment précis où mon père était mort au terme d'une nuit de souffrance. Depuis, les paysans défilaient en silence devant sa dépouille. D'aucuns pleuraient. Aimaient-ils cet homme qui s'était efforcé d'agir envers eux avec justice et compréhension, mais auquel ils versaient une part d'une récolte acquise à grand peine et tout juste suffisante pour couvrir les besoins de leur famille ? Sa mort leur rappelait-elle que le temps est inexorable, que rien n'est immuable, et qu'eux-mêmes un jour se présenteraient devant le tribunal de Dieu ? Melle, la vieille servante qui était entrée au service de notre famille alors qu'il était encore dans l'enfance, reniflait son chagrin. Jakez ne cessait d'aller et venir entre la chambre mortuaire et je ne sais quelle tâche. À genoux près du lit, le P. Milon priait, aussi pâle que le défunt.

Vers dix heures, un homme entra dans le salon d'honneur en secouant son manteau ruisselant. La noirceur de ses prunelles embusquées sous un sourcil charbonneux, ses lèvres remontées en une moue méprisante, deux rides verticales traversant ses joues durcissaient son visage. J'éprouvais immédiatement une vive antipathie pour ce personnage ; elle se mua en exaspération quand je le vis se comporter en maître avec les paysans qui encombraient la salle.

« Pourquoi n'allume-t-on pas de feu ? s'écria-t-il en se laissant tomber dans le fauteuil préféré de mon père. Avec cette pluie, il ferait bon se sécher ! »

Puis, se tournant vers moi, il m'écrasa d'un regard sans indulgence :

« Ainsi, voilà mon neveu, je suppose ! »

Je fis de cette façon la connaissance de M. Combray de Rivelen et compris aussitôt pourquoi mon père ne prisait guère l'époux de sa sœur.

Il observait la demeure avec le regard d'un huissier dressant un inventaire. À l'évidence, la rareté du mobilier le consternait. Il n'avait pas demandé à voir son beau-frère. Je dis, d'une voix aussi glaciale que possible :

« Monsieur, mon père sera bientôt mis en bière.

— J'ai entendu le glas, en arrivant. »

Il se radoucît soudain, mesurant sans doute combien son attitude pouvait me froisser.

« Beaucoup de choses nous séparaient, le marquis et moi, constata-t-il. J'ignore ce qu'il vous a raconté à mon sujet. »

Bien peu, à vrai dire. Je le savais négociant et armateur. Prospère et avare : il avait refusé d'investir des fonds dans les projets agricoles de mon père, ce qui autorisait ce dernier à mépriser celui qu'il appelait le barbon. Le lui révéler ne me parut cependant pas assez blessant. Je me tus, laissant par ce silence supposer davantage.

« Madame de Rivelen ne vous accompagne pas ?

— Son médecin recommande de lui éviter toute émotion afin de ménager ses nerfs, qu'elle a fragiles.

— Je comprends », dis-je en m'efforçant d'exprimer, par mon ton, que je n'étais pas dupe de cette excuse. Une Kervadec, fragile ? Impensable ! Il ignora ma froideur.

« Le marquis et moi n'avions pas les mêmes idées, Dieu merci. Votre pauvre père s'était laissé troubler la cervelle par la lecture des Physiocrates et autres gredins de cet acabit. J'espère qu'il ne vous a pas chamboulé l'esprit avec des turpitudes inspirées par le Démon ! »

Il quêtait une approbation du côté de l'abbé, mais celui-ci tournait ostensiblement la tête dans une autre direction. S'il n'approuvait pas les opinions de mon père, il jugeait indécent qu'on les désavouât d'une manière injurieuse le jour même de ses obsèques.

« Enfin, il n'est pas trop tard, bougonna M. Combray. Vous êtes encore trop jeune pour être bien vicieux. Nous veillerons à vous donner une éducation de chrétien, fidèle à son roi et à l'église.

— Le P. Milon s'en est chargé ! » affirmai-je, me dressant de toute ma hauteur avec l'arrogance d'un jeune coq.

Il se leva, avec une agilité inattendue chez un homme dont l'aspect évoquait déjà le vieillard – et, de fait, il frisait la soixantaine. La fureur décomposait ses traits. Homme pressé, il ne supportait pas la contradiction. L'arrivée des Le Dantec endigua le flot de sa colère.

Maxime Le Dantec se précipita vers moi, m'attrapa les deux mains et les secoua en appuyant cette démonstration d'un regard où se lisait tout le chagrin du monde. Il avait les paupières rouges et les traits défaits.

Pendant ce temps, son épouse recevait les hommages de M. Combray et présentait ses respects au P. Milon. Elle se comportait déjà en châtelaine mais, de cela, je ne m'en avisai que plus tard. Quand son mari consentit enfin à me lâcher, elle se tourna vers moi.

« Maria voulait venir, dit-elle. Je le lui ai interdit. Cette petite est si sensible ! Mais croyez, Monsieur le Marquis, que j'ai dû discuter ferme et même un peu me fâcher pour l'en dissuader. »

C'était la deuxième fois qu'on me donnait du marquis : un paysan avait commis la même erreur, oubliant que le titre revenait à mon frère aîné. Cependant, je ne songeai pas à la reprendre. Elle avait prononcé le nom de Maria : mes idées s'embrouillaient et je devenais sot.

Le crissement des roues devant le seuil m'annonça le corbillard.

La famille avait comme il se doit sa chapelle dans l'enclos paroissial du village. Tous nos gens attendaient. Au passage du convoi, les hommes ôtaient leur chapeau et les femmes se signaient. Pendant l'office, mon oncle pria fort dévotement.

Devant la crypte dans laquelle descendait le cercueil, je mesurais combien le destin de notre famille était funeste. Je n'avais jamais connu mes grands-parents. Ma mère était morte en me donnant le jour. Je ne me souvenais pas d'avoir vu ensemble mon père et sa sœur. Et un océan me séparait d'un frère que je n'avais jamais embrassé.

À l'aube de ma quinzième année, je me retrouverais bientôt seul.

J'espérais voir M. Combray reprendre la route sitôt la cérémonie achevée. Il n'en fut rien. D'une façon plus surprenante, les Le Dantec s'attardèrent également à l'entrée du cimetière. M. Le Dantec et mon oncle tinrent ensemble un long conciliabule. De temps en temps, ils lorgnaient dans ma direction. Le Dantec détournait son regard quand il croisait le mien. Puis mon oncle m'invita à le rejoindre dans sa voiture pour regagner le manoir. Les sièges en étaient rembourrés et sentaient le cuir neuf.

Dans l'après-midi, le notaire arriva à Kervadec. Il montait une vieille jument blanche et cagneuse, dont le seul mérite était sans doute de ne pas avoir coûté cher à son acheteur. Maître

Boldu connaissait bien le chemin qui menait au manoir : mon père avait eu recours à ses services pour vendre maintes parcelles du domaine. Tant que cet homme au teint hâve, vêtu été comme hiver d'un manteau à la mode d'Angleterre, traversait la cour, le chien tirait sur sa chaîne en vociférant. Je m'en défiais également, par instinct plus que par raison, car, n'ayant jamais assisté à l'un de ses entretiens avec mon père – dans ces occasions, celui-ci s'arrangeait toujours pour m'éloigner –, je n'avais pas lieu de le croire plus malhonnête qu'il n'est d'usage dans sa charge. Mais tout me déplaisait dans ses manières à la fois obséquieuses et suffisantes. Je trouvais grossier qu'il se présentât aussi tôt pour régler la succession. Je m'apprêtais à lui exprimer ma façon de penser, mais il m'ignora, réservant sa déférence exagérée à M. Combray. Je m'approchai. Non seulement mon oncle ne me chassa pas, mais il m'accueillit avec un sourire, si on peut appeler ainsi l'étirement de ses lèvres qui réduisait sa bouche à une simple fente.

« Maître Boldu avait la confiance de votre père. Il saura mettre de l'ordre dans ses affaires. Vous êtes mineur. Notre parenté me désigne comme votre tuteur. D'ailleurs, je suis votre seule famille. Vous préparerez votre bagage. Si j'en juge par ce que je vois, il sera tôt fait.

— Mon bagage ? m'étonnai-je.

— Je vous emmène à Brest. Votre tante a beaucoup insisté sur ce point. »

Je me raidis :

« Je vous sais gré, mon oncle, du souci que vous prenez de moi. Mais si, à quinze ans, on est mineur, on n'est plus un enfant et j'entends demeurer à Kervadec. D'ailleurs, il n'est pas exact que vous soyez ma seule famille : j'ai un frère.

— Certes, je n'aurais garde de l'oublier, approuva-t-il avec un empressement suspect. Et je vais m'efforcer de l'informer du décès de son père. Mais cela ne sera pas aisé. Depuis combien d'années n'a-t-il pas donné signe de vie ? »

Je le trouvais fort bien renseigné, pour un homme que nous ne fréquentions pas.

« Les Amériques ne sont pas sûres, poursuivit-il. Pleines de sauvages, de marécages où l'on attrape la fièvre. Sans parler de l'océan et des Anglais. S'il revient jamais, nous aviserons. D'ici là...

— Je l'attendrai ici ! »

Il soupira, jeta vers le notaire un regard où se lisait l'accablement. J'avais déjà vu cette expression désolée sur les traits de Le Bihan quand, après avoir cassé son bâton sur le dos de son âne, il constatait que l'animal n'avait pas progressé d'un pouce.

« On dirait, mon enfant, que vous ignorez dans quelle déconfiture se trouve votre bien. Au lieu d'étudier les théories fumeuses des économistes et d'engloutir les restes de son capital dans je ne sais quel mirage agricole, votre pauvre père eût été mieux avisé de gérer ses affaires avec plus de discernement. En prenant des parts dans mon négoce, par exemple. Je le lui avais proposé. Il a préféré entamer son capital et dépecer le domaine que lui laissaient ses ancêtres. Les rares parcelles qui n'ont pas été vendues sont aujourd'hui couvertes d'hypothèques, tout comme le logis. Je ne saurais me mettre en charge de ces dettes. Fort heureusement, le principal créancier a la bonne grâce, en attendant le règlement de la succession, de ne pas exiger le remboursement immédiat de traites échues depuis longtemps. À condition, bien entendu, de jouir sans délais de ses droits. En particulier du manoir.

— Le principal créancier ?

— Monsieur Le Dantec. »

Ce coup m'anéantit. Je me laissai choir sur une chaise, la poitrine oppressée. Pendant ce temps, le notaire sortait d'une sacoche de cuir aussi usée que sa redingote un acte auquel il ne manquait plus que la signature de mon tuteur. Celle de Le Dantec y figurait déjà. Maître Bol-du plongea de nouveau la main dans son nécessaire, pour en extraire une plume et un minuscule encrier d'argent. La plume grinça, sinistre, quand mon oncle apposa son paraphe au pied du document.

« Voilà qui est réglé, dit-il. Préparez-vous. Nous devons arriver avant la retraite. »

À peine toucha-t-il au repas qu'avait préparé Melle : il était trop pressé. Je ne fis pas davantage honneur aux talents de la vieille cuisinière, mais pour une autre raison : j'avais la gorge trop nouée pour avaler le moindre morceau.

Je redoutais de quitter Melle. À juste titre. La pauvre femme m'avait élevé. Mon départ lui brisait le cœur. Elle s'accrocha à moi, m'inonda de ses pleurs.

« Je reviendrai bientôt », soufflai-je à son oreille, bien persuadé de tenir ma promesse.

Cela n'éteignait pas ses larmes. Son époux, Jakez, se laissait lui aussi aller à pleurer. Je me devais de montrer l'exemple de la fermeté. Je n'y parvins qu'en m'astreignant au silence. Au premier mot, j'aurais à mon tour éclaté en sanglots.

Sur le perron, je tombai sur Le Bihan. Il portait encore sa tenue du dimanche, revêtue pour les obsèques. Ses doigts courts tripotaient les rubans de son chapeau.

« Sauf votre respect, Monsieur Jean. On dit que le nouveau propriétaire est riche. Croyez-vous qu'il reconstruira ma grange ? »

Les nouvelles couraient vite, sur la lande !

« Que me chantes-tu, avec ton nouveau propriétaire ? le rabrouai-je. Jusqu'à preuve du contraire, Kervadec appartient aux Kervadec ! »

Je lui en voulais, injustement sans doute, d'oublier en quelles circonstances son maître avait trouvé la mort.

« Eh bien, venez-vous ? » s'impatientait mon oncle, depuis sa voiture, tandis que son cocher chargeait mon maigre bagage.

Je gardai les yeux fixés sur le chemin, droit devant moi, tandis que dans mon dos s'éloignait la lourde bâtisse de granit.

« Nous arrêterons-nous au village, mon oncle ? J'aimerais prendre congé du P. Milton. »

Cela le contrariait. Il ne pardonnait pas à mon précepteur de ne pas l'avoir soutenu. Mais, par respect envers sa soutane, il n'osa pas me refuser ce que je lui demandais. Hélas, l'abbé n'était pas dans sa cure. Je lui laissai un message, désespéré de ne pouvoir lui confier mon désarroi. Lui seul aurait su me conseiller d'une manière à la fois avisée et désintéressée. Car les autres, j'en étais convaincu, avaient conspiré pour me dépouiller. Tout s'était passé si vite : comment douter que mon oncle et Le Dantec se fussent depuis longtemps concertés ? Mon frère au diable Vauvert, moi mineur, Le Dantec pouvait impunément se pavaner à Kervadec si Combray l'y autorisait. Combien ce dernier touchait-il pour cette trahison ? Tandis que la voiture cahotait sur la lande, je savourais l'amertume d'imaginer une vengeance qui emporterait dans une même tourmente les deux complices.

Cela ne m'empêchait pas de me sentir le cœur vague en songeant aux yeux de Maria. Pour moi, aucun doute : on l'avait tenue à l'écart de la machination dirigée contre mes intérêts. Sinon, elle l'aurait dénoncée.

Mais quand la reverrais-je ?

CHAPITRE 3

Les nouveaux maîtres

Brest !

Dans nos campagnes, on ne prononçait pas ce nom sans réticence – ou une secrète envie. Aux oreilles de nos pieux paroissiens, il sonnait comme Sodome ou Gomorrhe : une cité de débauche, dans les rues de laquelle le diable emportait dans sa ronde soldats et filles perdues. Aussi, elle était trop près de l'océan. Pour un paysan de la lande, la mer, c'est la mort. Pour ma part, malgré le désagrément que j'éprouvais à voyager au côté de mon sévère parent, je sentais l'excitation monter en moi à l'approche de la ville. Bien qu'elle se trouvât à une demi-journée à peine de Kervadec, je n'y avais encore jamais mis les pieds.

De ce côté-ci de la rivière Penfeld, une seule porte perçait le rempart. On la fermait le soir, et c'est pourquoi mon oncle était aussi pressé de l'atteindre. Quoique la Grande Rue fût large, comparée aux boyaux qui débouchaient sur elle, la voiture progressait avec peine à cause de son encombrement. Le cri des charretiers, le hennissement des mules, le trot des chevaux montés par les dragons de la garnison, la foule des paysans venus vendre aux gens de la ville, qui un panier de légumes, qui une poule encore caquetante, se mêlaient dans un vacarme étourdissant. Plus de vingt-mille habitants, sans compter les soldats en attente d'embarquement, s'entassaient dans l'espace exigu cerné par son enceinte. Moi qui n'aimais rien tant que les longues chevauchées dans la lande déserte, je contemplais cette bousculade avec un ahurissement incrédule, un peu craintif.

Pour affirmer aux yeux de tous la prospérité de son commerce, M. Combray avait fait bâtir un hôtel dans le quartier du Champ de Bataille, où logeait l'aristocratie de la ville. Cependant, négligeant de m'y déposer, il donna l'ordre au cocher de poursuivre jusqu'au port. Le spectacle des navires encombrant l'embouchure de la Penfeld me transporta d'enthousiasme. Enfin, je les voyais de mes yeux, ces bâtiments que j'avais si souvent imaginés, plus énormes que dans mes rêves les plus fous ! Et combien nombreux ! Une forêt de mâts se dressait, plus haute que le clocher de mon village, sur chaque rive. Il flottait sur elle une odeur nouvelle pour moi : les effluves de l'océan, le remugle du goudron fondu par les calfats, la fumée des braseros où les ferronniers mettaient à rougir leurs instruments. Je l'avoue : cette puanteur me séduisit aussitôt. Peut-être parce qu'elle se mélangeait aux parfums délicieux échappés des ballots qui, déchargés par une armée de portefaix, s'entassaient sur les quais. Les matelots s'interpellaient. Des coups de sifflet ponctuaient les manœuvres. Partout résonnaient le fracas des masses, le grincement des poulies, les aboiements des gradés. De l'arsenal provenait une rumeur incessante qui témoignait d'une activité intense. Les goélands lançaient en volant leur cri geignard. Malgré tout, on finissait par distinguer un autre bruit, plus subtil, le battement de cœur de cette ville : le clapotis des vagues frappant les coques.

La voiture s'arrêta sur le quai marchand, devant l'ancien domicile de la famille Combray, là où tout avait commencé. Un office en occupait le rez-de-chaussée. Le silence affairé qui régnait en ce lieu offrait un saisissant contraste avec le tumulte de l'extérieur. Des greffiers plantés derrière de hauts pupitres se penchaient sur de lourds registres. Je savais le négoce de mon oncle florissant – un simple regard sur la voiture et la livrée de son cocher m'avait édifié sur ce

point. Mais à voir tous ses commis aligner des colonnes de chiffres, je mesurai à quel prix Louise de Kervadec avait vendu ses quartiers de noblesse.

Des registres reliés de toile noire ou bleue couvraient tous les murs de l'étude. Seule décoration de ce temple tout entier consacré au commerce, le modèle en réduction d'un voilier trônait en son centre. Rien n'y manquait. La moindre manœuvre, le plus petit taquet étaient reproduits. Les voiles étaient carguées sous leurs vergues, sans doute pour permettre de distinguer le détail des mâts et des haubans. La figure de proue représentait une femme les bras croisés sur la poitrine. Mon oncle remarqua la fascination qu'exerçait sur moi ce chef-d'œuvre.

« *La Belle-Louise* », claironna-t-il avec orgueil.

Par galanterie, il avait donné au fleuron de sa flotte le nom de son épouse. Néanmoins sa première visite, au retour de son voyage, avait été pour son office.

Une détonation me fit sursauter. Ce coup de canon, qui annonçait aux ouvriers de l'arsenal la fin de leur journée de travail, libérait aussi les commis de M. Combray. Lui-même resta à compulser les comptes et rédiger diverses correspondances pendant deux heures, avant de s'arracher à ses livres. Il me paraissait transformé. La crispation de ses traits, qui lui donnait l'air d'être toujours un peu en colère, avait disparu. Tandis que la voiture se dirigeait vers l'hôtel de Rivelen, il prit la peine de me dévoiler l'étendue de ses affaires. À Brest, où la priorité revenait à la flotte militaire, il importait du vin de Bordeaux, des matériaux de construction et de la toile, à l'instar de ses prédécesseurs. Cependant M. Combray ne s'était pas contenté de succéder à ses aïeux. Il nourrissait bien d'autres ambitions et entendait développer le négoce qu'ils lui avaient légué. Pour commencer, la guerre d'Amérique lui ouvrait un débouché dont il attendait beaucoup. Ses navires acheminaient de l'autre côté de l'Atlantique de la poudre et des munitions ; ils revenaient les cales garnies de sucre, de café et de tabac de Virginie dont il tirait un grand bénéfice. Cela lui donnait des idées. Le commerce aux îles n'étant pas autorisé dans un port militaire, il avait pris des attaches à Nantes. Conscient qu'il se heurterait aux Antilles à une concurrence sévère et bien installée, il envisageait des mers plus lointaines, pour des profits plus conséquents. *La Belle-Louise*, tout juste sortie des formes, les lui promettait.

Sur l'expression de cette espérance, nous pénétrâmes dans la cour de l'hôtel de Rivelen. Les décorations de la façade restaient discrètes. La pluie n'avait pas eu le temps d'en ternir la pierre. Un valet en livrée nous attendait sur le perron. Sur instruction de son maître, il s'en fut prévenir Mme de Rivelen de notre arrivée.

Depuis ma naissance, ma tante n'était jamais venue à Kervadec et les rares fois où mon père en parlait, il évoquait une petite fille. Je me retrouvai face à une femme strictement vêtue de noir, l'œil scrutateur, encore jeune, certes, mais qui serait bientôt sèche. Je la saluai. Comparée à son accueil, la conversation de son mari avait été un modèle de cordialité. Après m'avoir examiné de bas en haut, elle soupira, à l'intention de son époux :

« Mon pauvre ami, que voilà un fier parent ! Il faut au plus tôt lui faire tailler un habit décent. Ah ! vraiment, mon frère a été bien inspiré de mourir si tôt ! »

Piqué au vif, je répliquai :

« Je comprends, Madame, que la simplicité de ma mise jure avec le raffinement de cet hôtel. Cependant, il aurait été fort simple d'éviter ce problème en me laissant la jouissance de mon domaine. Ainsi je n'aurais pas été à votre charge, ni n'aurais détonné dans votre salon. »

Elle sursauta, offusquée. Imaginait-elle que je venais chez elle pétri de reconnaissance et d'humilité ?

« La bonne idée, en vérité ! s'exclama-t-elle, tandis qu'un soupçon de rougeur lui montait aux joues. Quand bien même vos créanciers ne vous eussent pas sauté à la gorge, qui aurait pourvu aux intérêts des emprunts ? Au reste, ici comme ailleurs, il ne convient pas qu'un Kervadec passe pour un gueux. Il suffisait bien de mon pauvre frère, que sa marotte a conduit à tâter de la charrue et dont on fait jusqu'ici des gorges chaudes ! Paix à son âme », ajouta-t-elle en dessinant un rapide signe de croix.

Je soupçonnais mes parents d'avoir agi par intérêt. Ma tante me dévoilait un autre motif, au moins aussi puissant : en m'éloignant de Kervadec, elle espérait mettre une sourdine au scandale qu'avait suscité le comportement de son dernier occupant. Son époux, naturellement moins attaché à la respectabilité de mon nom, tenta de la modérer en arguant qu'il ne convenait pas d'engager de gros frais pour la toilette d'un futur séminariste.

À ce mot, la terre se déroba sous mes pieds. Quoi ! Non content de m'arracher à Kervadec, ce bourgeois entendait faire de moi un prêtre ! Il était aisé de comprendre pourquoi : en entrant dans les ordres, je renoncerais à mes biens, le mettant ainsi à l'abri de toute réclamation.

Mais s'il croyait manœuvrer un Kervadec par un procédé aussi grossier, il courait au devant d'une grande déception !

Cette nuit-là, je ne pus trouver le sommeil, l'esprit torturé par une multitude de projets plus irréalisables les uns que les autres. Au matin, ma décision était prise. Tous les cadets de Bretagne, même s'ils ne sont pas très versés dans les arcanes de la loi, savent que seul l'aîné, celui-là même qui hérite du titre, du domaine et des archives familiales, peut saisir la justice du roi en matière de succession. Si je voulais chasser Le Dantec du manoir et dénoncer les abus de mon oncle, il me fallait provoquer le retour d'Yves au plus tôt.

Un peu avant l'aube, je me glissai dans l'écurie. Avec mille précautions, je sellai un cheval. Je franchis le porche en le tirant par la bride, inquiet d'entendre le portier donner l'alerte. Mais, soit qu'il dormît encore, soit qu'il ne se défiât pas du neveu de son maître, il ne se manifesta pas. Malgré l'heure matinale, la rue menant à la porte de Landerneau était encombrée. À mon grand dam, j'avançais au pas, craignant d'entendre dans mon dos retentir les cris de domestiques lancés à ma poursuite. Sitôt passé le rempart, je pris le galop. Le trajet de Kervadec à Brest m'avait paru interminable quand je l'avais parcouru au côté de mon oncle. En sens inverse, il me sembla plus court. Craignant que, mon forfait découvert, M. Combray ne lançât ses gens à ma poursuite, je ne m'autorisai aucun arrêt, au risque de crever le cheval sous moi. Ma monture, un alezan brûlé, habitué à l'attelage, n'était pas un coursier de premier ordre. Néanmoins cette escapade lui offrait l'occasion d'exprimer sa nature généreuse et la pauvre bête supporta sans broncher le train d'enfer que je lui imposai.

Au terme d'une galopade entrecoupée de courtes périodes de trot pour ménager l'animal, j'aperçus la silhouette familière de notre clocher. Un chien aboya quand j'abordai le village ; son appel fut repris de niche en niche. Je me précipitai le cœur battant vers le presbytère. Le verrou n'était pas tiré : le P. Milon ne fermait jamais sa porte. Nous restâmes enlacés un long moment. Il paraissait aussi ému de me revoir que je l'étais moi-même, comme si nous nous étions quittés depuis une éternité. Je crois que nous versâmes quelques larmes.

Je lui racontai l'accueil que m'avait réservé ma parentèle et les projets qu'elle avait conçus.

« Le séminaire ? Trouves-tu donc si terrible de revêtir la soutane ? me taquina l'abbé. Tu ferais, ma foi, un élégant recteur. Mais ce serait un bien mauvais tour à jouer à ton libre-penseur de père.

— Dites-moi que faire ! l'implorai-je.

— Tout vient à point à qui sait attendre, énonça-t-il, usant d'un de ces proverbes dont il ne se montrait jamais avare. Entrer au séminaire ne signifie pas prononcer ses vœux. Patiente. Au moins, tu en sortiras instruit.

— Mais que m'y apprendra-t-on, que vous ne m'avez déjà enseigné ? »

L'abbé secoua la tête en souriant avec indulgence.

« Yann, dit-il en employant mon prénom breton, celui de l'affection, tu cherches à me flatter, ce n'est pas bien. Tu sais pourtant que tu n'as pas besoin de cela pour obtenir mon aide.

— Pourquoi ne pouvais-je rester au manoir ?

— Tu poses une question dont tu connais la réponse : tu es mineur. En l'absence de ton frère aîné, c'est à ton plus proche parent, c'est-à-dire ton oncle, qu'il revient de gérer tes biens. Ton frère et toi héritez du domaine. Mais ton père avait contracté de gros emprunts...

— Je sais cela. Nous rembourserons.

— Avec quoi ? M. Combray n'a pas menti : Kervadec est couvert d'hypothèques. Ton père me l'avait avoué. Il comptait sur le succès de ses travaux agronomiques pour restaurer la fortune familiale. Mais à présent... Tu sais ce que cela signifie : si vous ne pouvez rembourser, le domaine sera vendu.

— Le pourceau Le Dantec s'est acoquiné avec le corbeau brestois ! Entre bourgeois...

— Ne sois pas aussi sévère. J'ai parlé à Maître Boldu. Le Dantec a la jouissance de Kervadec, mais il n'en a pas acquis la propriété. Pas encore. Grâce à cet arrangement, ton oncle a gagné du temps et empêché que ce qui reste de vos terres soit dépecé. Ces deux hommes que tu voues aux gémonies se sont montrés d'une grande prudence et d'une grande modération. »

Le P. Milon aurait trouvé des excuses au Démon lui-même ! Je lui en voulais, ainsi qu'à mon père, de m'avoir caché la vérité sur l'état de notre fortune. Je nous croyais pauvres. Nous étions ruinés. J'osai lui en faire grief.

« Tu as raison, reconnut-il. Le marquis pensait que tu aurais bien le temps de t'écorcher les doigts aux épines de la vie et moi-même... Mais plaie d'argent n'est pas mortelle. Bonne réputation vaut mieux que ceinture dorée... »

J'interrompis cette litanie de proverbes :

« Je ne suis pas sûr de la validité de l'accord conclu entre Le Dantec et mon oncle. Le notaire n'avait-il pas le devoir de consulter mon frère avant de disposer ainsi d'un bien qui lui revient par droit d'aînesse ? »

L'abbé enfouit son maigre visage dans des mains non moins décharnées et se frotta deux ou trois fois les joues : un geste qui lui était familier quand une question l'embarrassait. Cette fois, pourtant, il ne pourrait pas l'esquiver en invoquant la Providence, comme il avait coutume de le faire chaque fois qu'il se trouvait réduit à quia par les raisonnements logiques de mon père.

« Comment te répondre ? Je ne suis pas juriste. Ton frère ne donne plus signe de vie depuis longtemps. Et quand bien même : il est si loin, dans les Îles ou en Amérique. Alors, à moins d'aller le chercher... »

Il ignorait, mon brave précepteur, qu'en prononçant ces mots il scellait mon destin. Mais peut-être n'y était-il pour rien. Peut-être tout s'était-il joué à l'instant où j'avais respiré l'enivrante odeur de l'océan.

« Crois-moi, Jean, il est des circonstances où il faut s'abandonner à la Providence.

— *Deum sequere* ?

— Il y a pire mentor que Sénèque. Et oui, quand le choix de sa conduite n'est pas guidé par le devoir, il n'est pas absurde de suivre le chemin que Dieu nous trace et d'accepter le cours des choses. »

Il se trompait en pensant que je ne savais quel parti prendre. Et il aurait été surpris d'apprendre que le dieu de Cicéron, à défaut de celui de la Bible, venait de s'exprimer par sa bouche. « À moins d'aller le chercher... » avait-il dit. Eh bien soit, j'irai !

Je passai la nuit chez mon bon maître. Il insista pour me céder son lit et je pus constater que la réputation d'austérité que lui valait sa maigreur se justifiait aussi par la minceur de sa paillasse. Je dormis peu, l'esprit enfiévré par des projets dont je voulais ignorer le caractère fantasque, puisque je n'avais pas d'autre choix.

Le lendemain, après m'avoir offert une bolée de lait, il m'annonça qu'il intercèderait auprès de M. Combray pour que celui-ci pardonne ma fugue – et l'emprunt indélicat de son cheval –, mais qu'il me fallait, dans mon intérêt, regagner Brest. Je capitulai d'autant plus volontiers que je souhaitais désormais rejoindre le port. Pour un motif, certes, tout autre que le sien, mais je me gardai de le lui avouer. Je pense qu'il soupçonna quelque chose, car je ne l'avais pas habitué à une telle docilité. Cependant, il feignit de me croire.

Au moment de partir, je persuadai le P. Milon de la nécessité de me rendre une dernière fois au manoir pour récupérer quelques documents : cela justifierait, prétendis-je, mon escapade aux yeux de M. Combray. Si l'abbé trouva l'excuse oiseuse, il me laissa aller, sur la promesse de revenir bientôt.

Quand je m'engageai dans l'allée qui menait au manoir, le chien accourut en gambadant, en dépit de son grand âge. Jakez manifesta en me voyant une surprise heureuse qui m'alla droit au cœur.

« Monsieur Jean ! Je savais que vous reviendriez !

— Hélas, mon bon Jakez, je ne reste pas. »

Je lui expliquai le motif de ma visite. Ses traits s'affaïssèrent.

« Alors, si vous devez repartir tantôt, il ne faut pas que Melle vous voie. Cela lui crèverait le cœur une fois encore. »

Comme je me dirigeai vers le perron, il m'arrêta.

« Les nouveaux maîtres sont là. »

Dans leur impatience de jouer les châtelains, les Le Dantec n'avaient même pas attendu l'arrivée de leurs meubles pour s'installer.

« Puisqu'il en est ainsi, annonce-moi. Eh bien ? Qu'attends-tu ? »

Le pauvre vieux obéit ; il n'aurait pas eu le dos plus voûté pour monter au gibet. J'observai la façade familière comme je ne l'avais jamais regardée. Et mon cœur battit un peu plus vite, car, derrière une croisée de l'étage, je venais d'apercevoir Maria. Elle leva la main pour m'adresser un signe timide. M. Le Dantec déboucha sur le perron.

Il souriait, mais son œil restait froid.

« Je vous croyais à Brest..., commença-t-il, mi-figue mi-raisin.

— Dans la précipitation du départ, j'ai omis d'emporter des papiers auxquels je tiens beaucoup. Les lettres de mon frère. Mon père les conservait dans une cassette entreposée dans la bibliothèque. Peut-être les avez-vous trouvées ? »

M. Le Dantec se troubla.

« Effectivement, bafouilla-t-il, sans avoir eu l'intention de surprendre des secrets de famille, j'ai ouvert par mégarde un coffret contenant quelques feuillets... M. Combray m'est témoin que je n'en ai rien distraité... »

Le Dantec me précéda dans la bibliothèque. La vue de ce sanctuaire raviva mon dépit et ma colère. Un jour, je reviendrais, je ferais rendre gorge à mes parents félons et à ce bourgeois qui, feignant l'amitié, avait si bien œuvré à me dépouiller ! Qui aurait tout aussi bien dépouillé mon père si celui-ci avait vécu quelques mois de plus !

La cassette de marqueterie trônait à sa place. Le Dantec n'avait pas éprouvé les scrupules qui m'avaient toujours retenu : il avait forcé la serrure, m'épargnant d'avoir à commettre ce sacrilège. Le coffret contenait de nombreuses lettres de libraires. Au fond, je découvris ce que je cherchais.

Avant de quitter la pièce, je laissai une dernière fois mon regard glisser sur les reliures. Le Dantec n'ouvrirait sans doute jamais aucun de ces livres. Je fondai l'espoir qu'au moins, il ne démembrerait pas la collection. Que, ces ouvrages faisant désormais partie de sa richesse, ils constitueraient une curiosité dont il se plairait à faire étalage comme d'autres montrent les œufs d'autruche ou les galuchats de leur cabinet d'histoire naturelle. Et que je retrouverais cette bibliothèque intacte quand je rentrerais en possession de mes biens. Ne pouvant en avoir la certitude, je ne résistai pas à la tentation de dérober un des livres préférés de mon père : les *Lettres philosophiques* de Voltaire. Je le dissimulai sous ma chemise, avant de rejoindre Le Dantec, la correspondance de mon frère à la main.

Le bourgeois eût été mieux inspiré de la détruire ! Mais sans doute s'était-il borné à parcourir les premières missives et jugé que cette correspondance entre le marquis et ses fournisseurs ne présentait aucun intérêt, ni aucun danger pour lui. J'exhibais l'arme de ma vengeance sous le nez de ma future victime et elle me souriait, inconsciente. Cela me procura un tel sentiment d'invulnérabilité que j'osai demander :

« N'aurai-je pas le plaisir de présenter mes hommages à Madame Le Dantec et à Mademoiselle votre fille ? »

Le visage de mon hôte se ferma.

« Ma fille n'est pas ici ! » répliqua-t-il.

Or, à ce moment, une porte s'ouvrit derrière moi. Le Dantec sursauta. Je me retournai.

Maria !

Elle était très pâle, raide, les lèvres serrées, comme si elle cherchait à maîtriser la plus vive émotion. Mais dans ses yeux, ses yeux si bleus, je vis l'éclat de l'acier.

« Maria... », commença Le Dantec.

Elle le coupa, s'adressant à moi :

« Il paraît, Monsieur, que vous nous quittez ?

— Provisoirement, croyez-le !

— Je l'espère, murmura-t-elle. Vous serez toujours le bienvenu pour moi. »

Dans mon dos, j'entendais la respiration de Le Dantec s'accélérer au rythme de sa colère. Je ne résistai pas à la tentation de l'attiser encore, par un madrigal pourtant maladroit :

« Vos paroles, Mademoiselle, me sont douces, parce qu'elles sont prononcées à un moment où le monde me paraît hostile et, surtout, parce qu'elles sont prononcées par vous. »

Ah ! Comme j'aurais voulu à cet instant avoir l'esprit d'un Fontenelle, au lieu de bredouiller une telle platitude. Cependant, Maria se montra indulgente. Elle m'adressa un sourire timide. Si éphémère qu'il fût, il valait à mes yeux toutes les promesses.

« Sachez, dit-elle, que je serai à Kervadec quand vous y reviendrez.

— Ma fille ! explosa Le Dantec. Vous perdez le sens ! Est-ce qu'une personne honnête parle ainsi ? Je vous prie de sortir immédiatement. »

Elle obéit, non sans une lenteur étudiée.

« Quant à vous, Monsieur, ajouta le père indigné lorsque je me tournai vers lui, déguerpissez ! Vous n'avez plus rien à faire ici ! Plus rien, m'entendez-vous ! »

Ses petits yeux porcins luisaient de haine. Je compris qu'il avait peur de moi ! Je le saluai d'un éclat de rire.

Je riais encore quand je sautai sur le dos du cheval que Jakez, prévoyant la brièveté de l'entrevue, tenait par la bride à l'endroit où je l'avais laissé. Piquant des deux, je m'élançai sur le chemin, criant le nom, le doux nom de Maria. Je me répétais ses paroles. Depuis la première fois où je l'avais vue, alors que nous étions tous deux des enfants, elle exerçait sur moi une véritable fascination. Au gré de ses trop rares visites à Kervadec, je l'avais vue se transformer, pour devenir plus charmante d'année en année. Je me serais damné pour un seul de ses regards clairs, qui ne paraissaient faits que pour souligner la beauté du monde. Son image me hantait. L'incoercible timidité qui s'emparait de moi en sa présence m'avait interdit de jamais lui en formuler l'aveu. Elle avait été, je le découvrais avec bonheur, assez fine pour le deviner. En n'hésitant pas à défier l'autorité paternelle, elle m'avait informé qu'elle n'était pas insensible à mes sentiments. Qu'elle les partageait !

J'étais désormais invincible !

CHAPITRE 4

Un gabier surnommé Papegai

À mesure que nous approchions de notre destination, je redoutais davantage le courroux de mon oncle. Monté sur une vieille mule, le P. Milon ralentissait l'allure ; tant et si bien que, nous heurtant à la porte close de la cité, nous dûmes recourir à l'hospitalité d'un curé des environs. Celui-ci nous l'accorda à contrecœur, ce dont mon précepteur feignit de ne pas s'apercevoir.

Cela m'octroyait une nuit de répit. Je glissai vers le sommeil en songeant à Maria. Elle m'aimait ! Avais-je mérité cette chance ? Moi, empoté, elle, la grâce incarnée. Lui avais-je adressé dix paroles depuis que je la connaissais ? Et encore, des banalités ou, pire, des incongruités quand j'essayais de me rendre aimable et ne réussissais qu'à me ridiculiser. Et pourtant, elle m'aimait. Elle m'attendrait. Cette idée était bien douce. Cependant, cette nuit-là ce furent les bras ronds et la poitrine rebondie de Katel qui hantèrent des rêves rien moins qu'innocents. Saint Augustin avait bien raison d'absoudre ses visions nocturnes !

J'en voulus un peu à l'abbé de me ramener à la réalité au lever du jour. Les laudes expédiées, nous reprîmes le chemin de la cité.

Sitôt la porte passée, je m'amusai de la mine scandalisée du bon prêtre devant les désordres de la ville. Malgré l'heure matinale, rires et chansons fusaient par les fenêtres des estaminets où marins et soldats de la flotte dépensaient leur maigre solde en boissons et en plaisirs vénaux. Nombre d'entre eux, déjà ivres malgré l'heure matinale, tanguaient dans les rues boueuses. Ainsi que je l'appris plus tard, le jour où le brave abbé assista à ce spectacle qu'il trouvait affligeant, ces hommes revenaient des côtes d'Angleterre. La dysenterie, puis la tempête avaient mis un terme au projet de débarquement de nos troupes en Grande-Bretagne, que les Anglais, trop occupés par le soulèvement de leurs colonies américaines, eussent été bien en peine d'empêcher. Les soldats ne se souciaient guère de la déception de leurs officiers ni du coup que la Providence portait au très catholique royaume de France au profit de ces mécréants d'anglicans, qui pourtant ne respectaient pas le pape. Ils revenaient vivants de cette campagne avortée et entendaient s'en administrer à eux-mêmes la preuve en profitant des plaisirs de leur séjour terrestre.

J'enviais leur insouciance. J'étais loin de la partager. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que je franchis le seuil de l'hôtel de Rivelen. Le maigre abbé me paraissait un piètre bouclier. Il se révéla néanmoins efficace, puisque mon oncle, après m'avoir tout juste effleuré du regard, s'adressa à lui avec la courtoisie due à son état.

« Je vous remercie, mon Père, de m'avoir ramené ce jeune écervelé dont les manières me semblent encore très bourruées. » Se tournant vers moi, il demanda d'une voix égale : « Au moins, avez-vous pris soin de mon cheval ? »

Le rouge me monta au front. Je lui dis qu'on l'avait emmené aux écuries et qu'il était en bonne santé, vaguement vexé de constater qu'il s'inquiétait d'abord de son alezan. Cette nouvelle parut lui procurer une grande satisfaction.

« Il est un peu bouillant, plaïda le P. Milon, reprenant la conversation où elle s'était interrompue avant cet intermède. Mais cela augure de sa vaillance. Comme l'écrivit Homère : "Ainsi jusqu'à l'éther s'élève la leur du bouclier d'Achille" ... »

— Certes, certes », maugréa M. Combray, plus impressionné par la soutane du prêtre que par le lyrisme de l'aède.

Le voyant aussi conciliant, mon précepteur estima possible de tenir la promesse qu'il m'avait faite.

« Il aurait dû vous prévenir. Mais ses intentions n'étaient pas malicieuses. Il souhaitait seulement récupérer quelques documents personnels que, dans l'émotion du départ, il avait omis d'emporter. »

M. Combray ne sourcillait pas. Il offrait même un visage affable à l'abbé. Celui-ci s'absorba soudain dans la contemplation de ses mains jointes et ajouta, sur un ton détaché :

« Il souhaitait aussi me parler de l'état ecclésiastique où vous songez... »

Mon oncle leva la main pour prévenir toute argutie.

« Ne me dites pas, mon Père, que vous jugez ce projet déplacé. Je m'en suis entretenu avec le chantre de la cathédrale de Tréguier, qui honore ma table quatre fois l'an. Il trouve l'idée pertinente. La prêtrise convient aux gentilshommes sans fortune qui n'ont pas de charge dans l'armée. Sans doute le chantre en a-t-il déjà touché un mot à Monseigneur. »

Bien que prononcée d'un ton détaché, l'invocation de ces autorités exprimait une menace claire : un petit curé de campagne issu de la roture, même si par extraordinaire il pouvait se targuer de quelque instruction, n'était pas de taille à contrecarrer ses desseins. J'intervins avant que le P. Milon ne se mît dans un mauvais cas.

« Eh bien, soit, mon oncle. Je me conformerai à votre souhait. »

Mon précepteur me jeta de biais un regard qui disait assez ce qu'il pensait de ma docilité, mais il ne me trahit pas. Simplement, en m'embrassant avant de me quitter, il me souffla :

« Bonne chance, mon garçon. Montre-toi habile, et surtout patient. Souviens-toi que ce n'est pas la fougue d'Achille qui fit tomber Troie, mais l'astuce d'Ulysse.

— Je suivrai le dieu.

— Mais seulement pour ce qui ne dépend pas de ta volonté, n'est-ce pas ? »

Je me contentai d'un sourire.

« Bonne chance, répéta-t-il. Je prierai pour toi chaque jour. »

M. Combray le pria à dîner. L'abbé argua qu'il s'était déjà trop attardé loin de ses ouailles. Mon oncle n'insista pas. Mon protecteur parti, je m'attendais à ce que M. Combray laisse libre cours à son humeur et m'apprêtai à essayer ses reproches. Il ne m'en adressa aucun, pas plus qu'il ne s'était donné la peine de lancer des recherches en apprenant mon départ. Je compris qu'il ne m'aurait pas tenu rigueur de disparaître, comme l'avait fait mon frère.

Plus méfiante, ma tante, informée du motif de ma fugue en même temps que de mon retour, voulut savoir quels documents je tenais tant à reprendre. L'avouer risquait de dévoiler mes plans. Aussi me gardai-je bien de lui montrer les lettres. Je lui tendis le livre que j'avais rapporté. Elle le considéra avec un dégoût horrifié.

« Moi vivante, jamais un ouvrage de ce diable qui reniait Dieu et osa chicaner la Sainte Église ne restera sous mon toit. »

Joignant le geste à la parole, elle jeta le volume par la fenêtre ouverte. Je serrai les dents, mais ne soufflai mot : j'avais préservé l'essentiel. Je demandai l'autorisation de prendre congé et me réfugiai dans ma chambre, pressé de lire les lettres de mon frère. Je n'avais pas osé le faire pendant le voyage, car je redoutais un sermon de l'abbé qui, devant mon intention, au-

rait tenté de me dissuader. Je poussai le verrou. Juste au moment où je m'apprêtais à sortir la précieuse correspondance, on frappa à la porte.

Sur ma permission, Landry, un serviteur de ma tante, pénétra dans la pièce. Il me tendit un objet que je reconnus au premier coup d'œil. Le livre n'avait pas trop souffert de sa chute, sinon que la boue en avait maculé la reliure. Je m'en emparai, si interdit que je ne sus que bredouiller un remerciement bien trop timide au regard du service qu'il me rendait. Il sortit sans prononcer un mot. Pourquoi cet homme effacé avait-il couru le risque de défier sa maîtresse et perdre son emploi pour me restituer mon bien ? Je ne le sus jamais. Ce geste amical m'émut. Encore ne mesurai-je pas pleinement, ce jour-là, les conséquences heureuses de son acte.

Je repoussai la targe et exhumai la cassette de la couverture sous laquelle je l'avais dissimulée en hâte, par réflexe. Les lettres d'Yves commencèrent par m'exalter, avant de me décevoir. Elles évoquaient des contrées inconnues en des termes qui embrasaient mon imagination : Yves avait parcouru la côte d'Afrique, les Antilles, la Louisiane... Connaissant les lubies du marquis, il décrivait, avec une précision de naturaliste la végétation foisonnante de ces climats et donnait sur les mœurs des indigènes des détails tantôt amusants tantôt effroyables. Hélas, aucune de ces lettres ne portait de date, si bien qu'il m'était impossible de déterminer le dernier séjour de mon frère, ainsi que j'en avais caressé l'espoir. En outre, il se montrait fort discret sur sa propre existence, comme si, après avoir dressé le décor, l'acteur préférait fuir la scène. Tout juste consentait-il à de brèves indications sur sa santé. Encore était-ce toujours pour se plaindre du coût monstrueux des remèdes délivrés dans ces régions lointaines. Car ses lettres, je le discernai bientôt, visaient surtout à obtenir l'envoi de quelque argent. À plusieurs reprises, il promettait de s'amender et de revenir en Bretagne, pour peu qu'il réussisse à économiser le prix de la traversée. Mon père accédait-il à ses requêtes ? Malgré leur brouille, j'imaginai mal le marquis rester sourd aux supplications d'un fils repentant. Mais sans doute les intermédiaires chargés par Yves de convoier la somme ne brillaient-ils pas par l'honnêteté. Car il réitérait la même demande de missive en missive et jamais ne délivrait quittance.

Un bruit dans le corridor m' alarma. Je dissimulai les lettres sous mon matelas. Les pas s'éloignèrent : probablement Landry qui, son service terminé, gagnait son logis sous les combles. Je soufflai ma chandelle. Mais je restai longtemps à rêver les yeux ouverts de rivages baignés par des océans lointains.

Le lendemain, le tailleur vint prendre mes mesures. Deux jours plus tard, un commis m'apporta trois habits, l'un de drap gris, l'autre de velours bleu, le troisième de soie grège, ainsi que des culottes et des gilets brodés. Jamais je n'avais revêtu de tenues aussi précieuses. Aucune circonstance, à Kervadec, ne les aurait exigées. Je les enfilai tour à tour avec une joie naïve, bien que, peu habitué à des vêtements aussi ajustés, je m'y sentisse engoncé. Quand j'apparus au dîner, vêtu de bleu, la mine de mes parents s'allongea. Je devinai sans peine leurs pensées. Ma tante se disait que la mise ne suffisait pas à masquer la grossièreté de mes manières. Son époux songeait au prix de l'étoffe.

L'après-midi même, Louise de Rivelen me fit appeler.

Elle tenait salon tous les mardis. À défaut d'attirer dans ce cénacle quelques officiers de haut rang qui, habitués aux cercles parisiens, eussent consacré sa gloire, elle se contentait d'une poignée de petits-maîtres se piquant de poésie et de deux ou trois jeunes abbés portant dentelles.

À mon entrée, un grand silence tomba sur l'assemblée, au centre de laquelle trônait Louise Combray de Rivelen. Délaissant sa tenue de deuil, elle avait revêtu une robe claire. Seule femme parmi ces hommes qu'on devinait assidus, elle laissait s'exprimer un charme auquel je n'avais pas jusqu'à présent rendu justice. Sur sa demande, j'avais enfilé l'habit de soie et m'étais coiffé d'une perruque poudrée, la première que j'eusse jamais portée. Je n'osais bouger la tête de crainte de la voir glisser, ni faire de grands pas, de peur d'entendre craquer les coutures de ma culotte.

« Mon neveu, Jean Hoel de Kervadec », me présenta-t-elle. Elle faisait sonner chaque syllabe comme un étendard fouetté par le vent. Une manière, pour elle, de rappeler le nom que lui avaient légué ses ancêtres. Cloué par le regard de dix inquisiteurs, je saluai la compagnie d'une voix indécise.

« Mais il parle le français ! s'écria un freluquet, gloussant de sa propre plaisanterie.

— Ajoutez-y le latin et le grec, répliquai-je. Mais croyez, Monsieur, que je préférerais n'entendre que le breton, si cela m'épargnait de subir la pédanterie d'un sot ! » Sans attendre d'être invité à prendre congé, je tournai les talons. J'étais très fier de cette repartie qui m'était venue spontanément.

Bien sûr, mon insolence ne pouvait rester sans suite. À son retour, M. Combray me convoqua.

« Que m'apprend-on, Monsieur ? Vous avez insulté les amis de mon épouse », gronda-t-il.

Il tourna la tête vers ma tante. Elle avait remisé la toilette de l'après-midi et redonné à sa coiffure une sévérité bourgeoise. Elle se tenait raide, les lèvres pincées, le front buté, telle une allégorie de la dignité outragée.

« Me croirez-vous, si je vous dis avoir répondu à un affront ? » plaidai-je.

Ma tante exprima par sa mimique l'indignation que lui inspirait mon audace. M. Combray, au contraire, paraissait assez porté à me croire. Néanmoins, il dit, d'un ton conciliant :

« Un affront, comme vous y allez ! Je crains, Monsieur, que vous n'ayez mal interprété une simple badinerie. Vous n'êtes pas habitué au monde...

— Assez pour savoir moucher qui me cherche des pouilles !

— Constatez par vous-même ! s'écria ma tante. Ce jeune coq monte sur ses ergots sitôt qu'on lui adresse la parole.

— Les Pères y mettront bon ordre, la calma M. Combray. Je m'occuperai dès demain de son admission au séminaire. »

Le conseil du P. Milon me revint en mémoire à point pour m'éviter un nouvel écart et me porter à la ruse.

« Mon oncle, je sais qu'en me confiant à l'Église vous n'avez d'autre considération que mon intérêt. Cependant, je respecte trop la religion pour prétendre à la barrette. Ma tante a raison : je suis irréflectif, vindicatif, emporté. Sont-ce là les qualités qu'on attend d'un recteur ? En revanche, ce que vous m'avez laissé entrevoir de votre négoce excite ma curiosité. Mon oncle, ne pouvez-vous plutôt m'initier à votre état ?

— Ah çà ! s'insurgea ma tante. Oubliez-vous le nom que vous portez ? »

M. Combray blêmit.

« Dois-je vous rappeler, Madame, la cingla-t-il, qu'un noble ne déroge pas à exercer le commerce maritime ? Lequel, soit dit en passant, paie vos toilettes et vos fantaisies, voire les ex-

centricités de vos amis, dont je me suis laissé dire qu'ils ne se font pas vergogne d'abuser de votre gentillesse ! »

Puis, se tournant vers moi :

« Quant à vous, Monsieur, il suffit. Mais ne vous croyez pas quitte. Nous en reparlerons. En attendant, regagnez votre appartement et ne vous avisez plus de troubler la sérénité de cette maison ! »

De ce jour, j'évitai la compagnie de ma tante. Sans trop de peine, car elle affectait une indifférence qui masquait mal son animosité envers moi. À ma propre surprise, je m'entendais mieux avec son bourgeois de mari. L'intérêt que j'avais manifesté pour sa profession avait radicalement modifié ses dispositions à mon égard. Certes, il avait réagi à la remarque désobligeante envers lui de son épouse. Mais son attitude ne s'expliquait pas seulement par cette circonstance. Ainsi que je l'avais bien compris dès mon arrivée à Brest, il n'avait d'autre raison de vivre que ce métier qui l'accaparait à toute heure du jour et de la nuit. Ses commis ne l'aimaient pas. Il ne se montrait pourtant envers eux ni méchant, ni pingre. Cependant il ne manifestait pas davantage de bonté, voire d'attention. À ses yeux, l'écriture sur le registre comptait davantage que la main qui la traçait. Il ne goûtait pas d'autre poésie que les chiffres. Il ne connaissait le vaste océan que par le décompte des jours nécessaires à ses voiliers pour acheminer leur cargaison. Il n'avait jamais embarqué sur l'un de ceux qu'il armait, fût-ce pour traverser la rade. Cela ne l'empêchait pas d'en connaître les moindres recoins. Il savait, à la livre près, quelles marchandises contenait leur coque pansue. Il n'aimait pas la guerre, qui gênait le commerce maritime, mais rêvait qu'on exterminât les Anglais jusqu'au dernier, parce que ces gens ne respectaient rien, ni le pape, ni le négoce français.

Mon stratagème réussit. Dès le lendemain de mon éclat, le tailleur m'apporta un habit plus modeste que les précédents, une redingote brune et un tricorne noir. Ainsi vêtu, je ne me distinguais pas des commis de mon oncle. Chaque matin, levé avant l'aube, M. Combray assistait à la messe. Puis je l'accompagnai jusqu'à l'office. Sur le trajet, il ne me parlait pas de séminaire, mais d'escomptes, de tonneaux de jauge et de routes maritimes. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il se montrait chaleureux. Mais au moins ne me manifestait-il plus le dédain qu'il m'avait opposé à nos premières rencontres. Du reste, le visage compassé qu'il affichait à l'hôtel du Champ de Bataille s'animait-il à mesure que nous approchions de ses bureaux du quai marchand. Monsieur de Rivelen était un rôle, Combray sa véritable nature.

Je passai les semaines suivantes à reporter des chiffres sur un registre, à l'instar des autres copistes. Ceux-ci connaissaient le lien de parenté qui me liait au négociant qui les employait. Méfiants, ils me battaient froid. Pourtant, mon seul privilège était de recevoir, la journée achevée, des éclaircissements sur l'origine et le contenu des mouvements que j'avais retranscrits. M. Combray se prenait au jeu. Il mettait à me dispenser ses leçons un zèle et une chaleur qui ne laissaient de me surprendre. Je feignis d'abord de me passionner pour ses affaires pour l'amadouer, mais je finis par trouver de l'intérêt à ses explications. Pas au point d'envisager d'embrasser son état, mais cela, je le cachai.

Au motif de contrôler le chargement des navires dont mon oncle m'entretenait en épluchant ses livres, je lui arrachai l'autorisation de m'aventurer sur les quais, ma journée achevée. De là, je me permettais des incursions dans les rues de Brest. M. Combray n'était sans doute pas dupe. Néanmoins, il ne contrariait pas ces escapades. J'avais en effet donné ma parole de gentilhomme de ne pas en profiter pour m'enfuir derechef. Malgré les mises en garde de ma

tante, ce serment lui suffisait. Je me serais d'ailleurs plutôt laissé enfermer au bagne que d'y manquer.

Ce bagne, précisément, dominait de sa sombre masse la rive gauche de la Penfeld. On ne pouvait d'autant moins l'oublier qu'on rencontrait partout les forçats, aisément reconnaissables à leur casaque rouge et à leur pantalon jaune. Ils travaillaient à la voirie, au charroi du fret, au grattage des coques dans les bassins de radoub. C'étaient eux qui tournaient dans les cages d'écureuil pour actionner les grues, eux encore qui, à six ou huit, pesaient sur les manivelles des machines à fabriquer les cordages. Presque aussi nombreux étaient les soldats qui, en attente d'embarquement, encombraient les venelles étroites semées de cabarets plus ou moins louches. Ajoutons à cela les ouvriers et les tâcherons, les artisans et les matelots et l'on aura une idée du grouillement qui animait Brest en ce temps-là.

J'admirais les riches demeures de la rue de Siam, les échoppes de la Grande Rue. Je me perdais dans les ruelles escarpées, coupées d'escaliers, traînais vers les bassins de radoub. Il m'arrivait de m'engager dans le haut de la rue des Sept-Saints qui, malgré son nom, accueillait la plus grande dépravation. J'y venais en curieux. Je n'ignorais pas à quoi les sirènes qui frayaient dans ces eaux cherchaient à m'entraîner. Par jeu, Katel Le Bihan m'avait laissé voir le secret qu'une Bretonne dissimule sous son jupon, avant de m'initier à l'usage qu'un garçon peut en faire. Mais, les préceptes que m'avaient inculqués et mon père et mon maître m'inspiraient de l'aversion pour ce commerce. La faute, à mes yeux, aurait été moins de succomber à la luxure que d'acheter le corps d'une fille. Et puis aucune de ces ribaudes n'avait la vigoureuse fraîcheur de la Katel, et encore moins la beauté solaire de Maria ; c'eût été porter injure à l'une comme à l'autre que répondre à leurs appels. Au demeurant, je n'avais pas un liard en poche, ce qui m'aidait beaucoup à persévérer dans des dispositions vertueuses. Je me liai avec un passeur, qui consentait quelquefois à me prendre en surnombre dans son bac pour me déposer sur l'autre rive de la Penfeld. Tout un peuple d'artisans et d'ouvriers se pressait à Recouvrance, à l'ombre de l'église Saint-Sauveur. Dans ce faubourg où on se logeait à moindre coût, on ne voyait guère de messieurs en habits, comme dans la paroisse Saint-Louis. On y parlait peu le français, beaucoup le breton, mais aussi bien d'autres jargons, car l'arsenal attirait de la main-d'œuvre venue de tout le royaume.

Au début d'octobre, la température fraîchit. Un crachin obstiné s'installa. Mais ni la pluie, ni la froidure qui empirait de jour en jour, prémices selon les commis de mon oncle d'un hiver particulièrement rigoureux, ne me dissuadaient de courir les rues. L'agitation de la foule ne m'étourdissait plus. Je m'y plaisais au contraire. Elle me distraiyait de l'atmosphère compassée de l'hôtel de Rivelen et de l'ambiance studieuse du négoce Combray.

Le nombre des soldats présents dans la ville croissait. Bientôt le bruit courut que le comte d'Hector, le commandant de l'arsenal, avait reçu mission de préparer la flotte à appareiller avant le printemps.

Cinquante vaisseaux à radoub ! Deux mois de vivres à engranger dans les soutes ! Dans un temps aussi court ! Chacun s'accordait à juger la tâche impossible. Toute la ville, cependant, s'y consacra. À l'arsenal, on travaillait même la nuit, à la lueur des torches et des chandelles. Mon oncle houspillait ses gens : un convoi marchand profiterait de la traversée de la flotte pour gagner les Antilles sans courir le risque d'une attaque anglaise. Il voulait que ses navires en soient. Et moi, chaque fois que mon emploi à l'office me le permettait, je me jetais dans ce tourbillon comme dans une fête.

Toujours mes pas me ramenaient au port. Non loin du château qui en protégeait le débouché, la machine à mâter me fascinait par ses dimensions. À l'abri de bâches immenses, les bâtiments à l'amarre s'alignaient sur deux, voire trois rangs, de chaque côté de la Penfeld, refoulant les navires marchands vers l'aval, au grand dam de M. Combray. Leurs gréements démontés encombraient le quai. Quant à ceux qu'on armait, je ne me lassais pas d'admirer leur race, leur proue arrogante, le luxe avec lequel les sculpteurs avaient orné leur poupe. Avec leur étrave puissante, leur taille-mer effilé, leurs préceintes vigoureuses, ils me semblaient indestructibles : je ne connaissais pas encore la puissance de l'océan.

Un soir, à proximité du bassin de radoub, le manège louche de trois individus retint mon attention. La main fermée sur un de ces crochets acérés dont usent les portefaix pour soulever les ballots, ils se dissimulaient derrière un empilement de vieilles barriques qui achevaient de pourrir sur le quai. Le chef de la bande affichait un sourire démoniaque. Du moins je le crus tout d'abord. Mais, intrigué par son masque figé dans une expression aussi affreuse, je l'observai plus attentivement : ce que j'avais pris pour un rictus était en fait une cicatrice qui, partant de la commissure des lèvres, courait jusqu'à sa pommette.

Il avança la tête, la rentra précipitamment, glissa quelques mots à voix basse à ses comparses. Un marin de haute taille approchait, le pas rendu hésitant par l'ivresse. Je ne le connaissais pas, mais la lâcheté de ce guet-apens me révolta. En silence, j'escaladai la futaille de façon à dominer l'embuscade. Comme l'homme arrivait à quelques pas, je poussai du pied le tonneau du sommet. Entraînés par son mouvement, la pyramide s'écroula, me laissant tout juste le temps de sauter à terre. Mon stratagème avait produit l'effet que j'en attendais. Menacés par la chute des barriques, les trois gredins quittèrent leur cachette. Contrairement à mon attente, leur victime désignée ne détala pas en les voyant. Avec un rugissement de bête fauve, il se précipita sur eux, le poignard à la main. Bien que supérieurs en nombre, les malandrins s'enfuirent sans oser engager le combat. L'homme salua cette débânde par un énorme éclat de rire et de grands moulinets de son arme.

Le temps de me relever, tout était fini.

« Foi de Papegai, mon gaillard, beugla-t-il, tu as joué un fameux tour à ces forbans. »

Il me donna l'accolade, me serrant à m'étouffer. Il sentait la sueur et la vinasse.

« Allons fêter ça ! »

J'essayai de décliner l'invitation, mais son visage prit une expression terrible et sa main se crispa sur le manche de son poignard : mon obligé avait le vin susceptible ! Je me laissai donc entraîner dans une sombre gargote, où l'on me servit la piquette la plus aigre qu'il m'ait été donné de boire.

Là, mon hôte m'apprit que j'avais l'honneur de partager la table d'un gabier. Chacun savait que les matelots chargés de manœuvrer la voilure constituaient l'élite de l'équipage. Et comme il ne faisait aucun doute que, de toutes les corporations, celle des marins était la plus digne de considération, il devenait évident que j'avais affaire au modèle le plus accompli de l'humanité. Cela se mesurait d'ailleurs à la témérité avec laquelle il vidait le pichet, supportant sans broncher l'acidité du breuvage.

Il entreprit ensuite de me raconter ses campagnes. Il avait participé à la bataille qui avait opposé la flotte du Ponant aux vaisseaux anglais au large d'Ouessant. Je ne tardai donc pas à apprendre que les Français devaient leur victoire moins à la science maritime de l'amiral d'Orvilliers qu'au courage, au sang-froid et à la maîtrise d'un matelot surnommé Papegai.

« C'était en juillet 78. Depuis dix jours, on essayait grain sur grain. Ça finit par beausir et qu'est-ce qu'on voit ? Les voiles anglaises... ». Trois jours de poursuites et de dérobades, puis un combat qui, débuté à la mi-journée, se prolongea jusqu'à la nuit : le récit dura trois pichets.

« En somme, avançai-je pour lui être agréable, rien ne vaut la vie de marin. Tu dois être impatient de reprendre le large. »

Il écrasa son poing sur la table, en proie à une furieuse indignation.

« Plus souvent qu'on verra Papegai sur un vaisseau du roi ! J'ai mon congé, Dieu merci ! Monter à bord d'un de ces enfers flottants, c'est s'embarquer pour la mort. Et encore, la mort, c'est une douceur qui met fin à tes souffrances. Tiens, j'aime encore mieux coiffer le béret rouge ! Un bagnard dans les chaînes est plus heureux qu'un marin. Si tu me vois la tête un peu chaude, ce soir, moi qui d'ordinaire suis sobre comme le saint Jean qui baptisa le Christ, c'est que je fête mon retour à la vie ! »

Il démontra son propos par des exemples plus effroyables les uns que les autres, où les punitions succédaient au scorbut et à la dysenterie, la faim et la soif à l'horreur des combats. La nuit était tombée. Il fallut que la cloche de Saint-Louis commençât à sonner le couvre-feu pour que Papegai consentît enfin à quitter cette salle qu'enfumaient les pipes de matelots brailards.

Je m'échappai en courant. Malgré l'obligation faite aux occupants des rez-de-chaussée de maintenir une chandelle allumée à leur fenêtre, les ruelles étaient obscures et je craignais de m'égarer. Je ne disposais que d'un quart d'heure pour rejoindre l'hôtel de Rivelen. C'est avec soulagement que je remontai la Grande Rue où les tenanciers fermaient boutique.

Je me glissai discrètement dans la maison et gagnai aussitôt ma chambre. Le lendemain, M. Combray ne m'adressa aucun reproche au sujet de mon absence au souper. Au contraire, quand ma tante m'en fit la remarque, il me trouva une excuse. Quelque surprise que me procurât cette indulgence, je l'interprétai comme une permission. Cette première équipée nocturne ne fut donc pas la dernière. À plusieurs reprises, je retrouvai Papegai, qui n'en finissait pas de fêter son congé. Quand il était ivre, il poursuivait le récit de ses exploits. Lorsqu'il n'avait pas bu, il parlait du bonheur que connaîtraient les hommes si, à bord des navires, il n'y avait pas d'officiers et, à terre, pas de noblesse ni de clergé pour sucer le sang du peuple. Cela m'amusait de l'entendre pérorer contre les aristocrates sans qu'il soupçonne mon origine, même si quelquefois l'outrance de ses propos m'inquiétait un peu. Dans les tavernes où le vin déliait les langues, j'apprenais à connaître les hommes autrement que par les livres.

Je menais cette existence de badaud depuis presque trois mois, quand un soir, à la fin du repas, mon oncle se tourna vers moi et dit, sur un ton glacial :

« On m'a rapporté sur vous des bruits étranges. »

Le sourire contraint de ma tante m' alarma.

« Quels bruits ? demandai-je, la voix blanche.

— Vous avez abusé de la permission que je vous ai donnée. Vous fréquentez des lieux bien peu recommandables.

— Je vous proteste, mon oncle, que...

— N'ajoutez pas le mensonge au nombre de vos turpitudes. J'ai des informateurs dans tout le port. Vous êtes mon neveu. Certains voyaient déjà en vous mon successeur, puisque Dieu ne m'a pas donné d'héritier. Je ne saurais tolérer que vous ternissiez la réputation de mon né-

goce par votre dissipation. Fréquenter les cabarets et se complaire dans la compagnie d'ivrognes poissards ! A-t-on idée ! Dès demain, vous prendrez le chemin du séminaire ! »

La sentence m'assomma. J'avais presque oublié cette menace. M'avait-il laissé la bride sur le cou pour endormir ma méfiance, me piéger et revenir à son intention première sans perdre la face ? Les larmes me montèrent aux yeux, et je me cabrai pour conserver toute ma dignité en présence de ma tante, qui ne m'épargnait pas son triomphe.

Cette nuit-là, je dormis peu. Je retrouvai intact mon ressentiment envers M. Combray, découvrant du même coup, à ma surprise, que ses attentions envers moi l'avaient un peu émoussé. Et je retrouvai toute ma vindicte. Je ne savais pas encore de quelle manière, mais ma connaissance des affaires de M. Combray serait un jour une arme au service de ma vengeance !

Quand les étoiles, au-dessus des toits, pâlirent, j'envisageai la situation avec plus de sang-froid. Puisque M. Combray avait rompu le pacte que nous avions passé, je ne me sentais plus tenu par mon serment de ne pas m'enfuir. Or, la conversation de Papegai avait confirmé ce que l'agitation du port et la rumeur publique m'avaient appris : on armait la flotte pour lutter contre les Anglais en Amérique. L'Amérique ! Ma chance de retrouver Yves, de le ramener, de confondre les coquins...

À l'aube, je rassemblai dans un sac de toile mon maigre bagage et me glissai hors de la maison.

CHAPITRE 5

À bord de L'Auguste

Le jour pointait à peine. Déjà une activité bouillonnante emplissait le port de sa clameur. Des forçats tiraient sur les cordages d'un palan pour hisser une pièce d'artillerie. Un garde-chiourme dirigeait la manœuvre à grands coups de sifflet tandis que des matelots s'apprêtaient à haler le canon aussitôt qu'il dépasserait le pavois. Plus loin, d'autres bagnards, sous le regard blasé de quelques fusiliers, formaient une chaîne pour embarquer des sacs de vivres. Le torse ployé sous la charge, ils se succédaient sur une longue planche qui reliait le bâtiment au quai. Ils ne redescendaient pas les mains vides : à mesure que la cargaison prenait place dans la cale, ils en évacuaient les sacs de sable qui la lestaient. Je redoutais d'apercevoir un commis de la maison Combray. Encore n'était-ce pas le danger le plus insidieux. N'y avait-il pas, dans la foule, quelques mouches au service du négociant ?

Un bac s'apprêtait à traverser. J'y sautai. Le pilote me réclama quarante deniers. C'était la moitié de ma fortune. Dans mon souci de m'éloigner de la maison Combray, je ne lésinai pas.

Entre le bassin de Ponteniou et la tour Tanguy, des vaisseaux de ligne et des frégates mâtés et gréés attendaient le signal du départ. Je m'arrêtai pour admirer un de ces géants. Son nom, *L'Auguste*, promettait la gloire à son équipage. Sa muraille noire, immense, dominait le quai telle une forteresse. Les cordages, tendus comme les muscles d'un lutteur, s'élançaient à des hauteurs vertigineuses.

Accoudés au bastingage, des marins m'observaient.

« As-tu fini de bayer ainsi ? Tu vas user la coque, à la reluquer comme ça !

— Je veux souscrire un engagement.

— Vraiment ? C'est donc que tu as le goût du malheur, garçon ! »

Quelques rires fusèrent, bientôt éteints : un officier approchait. Déjà âgé, l'œil clair dans une face hâlée, le front massif, presque proéminent sous sa perruque poudrée, il portait des culottes blanches et une veste rehaussée de parements. Il avait si fière allure que je le pris d'abord pour le capitaine. Sans doute m'avait-il entendu, car il me demanda, du ton le plus affable :

« Comment te nommes-tu, mon garçon ? »

Je ne tenais pas à ce que mon oncle retrouvât ma piste. Aussi, je m'inventai une nouvelle identité :

« Yann Rustan.

— Tu me parais un peu vieux pour faire un mousse. Quel âge as-tu ?

— Dix-sept ans, Monsieur l'officier... Monseigneur... Capitaine..., mentis-je.

— Tu n'as jamais navigué, dirait-on.

— C'est vrai, mais j'apprends vite. »

Il rit. « Eh bien, soit ! Monte et viens t'inscrire sur le rôle. »

Le cœur battant, je m'empressai de répondre à son invitation. L'officier n'était pas le capitaine, mais l'écrivain du bord. Je signai d'une croix le registre où il avait inscrit mon nom, pour ne pas éveiller les soupçons en dévoilant que j'avais de l'instruction. Mon embarquement s'était révélé moins compliqué que je ne le redoutais. En fait, je m'étais exagéré la diffi-

culté : j'apprendrais bientôt qu'au cours des derniers mois les combats contre les Anglais, un peu, le scorbut et la dysenterie, beaucoup, avaient décimé les équipages et qu'on se montrait encore moins exigeant pour les enrôlements qu'à l'ordinaire – ce qui n'était pas peu dire !

« Te voilà marin du roi, mon garçon, dit l'écrivain en fermant le livre. Tu as de la chance, pour tes débuts en mer, d'embarquer sur un vaisseau de premier rang ! »

J'éprouvais de la considération pour ce noble qui ne dédaignait pas d'adresser quelques mots au novice que j'étais. Il m'observait, un œil à demi fermé.

« Yann Rustan, hein ? C'est bien comme cela que tu t'appelles ? »

Je me sentis rougir, soupçonnant qu'il avait éventé ma supercherie. J'en acquis la conviction quand il ajouta : « Peu importe qui tu es vraiment, tu as tes raisons. Assure ton travail, respecte les officiers, sois brave au combat, c'est tout ce qu'on te demande. Mais si tu manques à ton devoir, tu apprendras qu'à bord la discipline n'est pas un vain mot ! »

Il me parut moins cordial, pour le coup.

On m'attribua une camisole usée jusqu'à la corde et une culotte large descendant jusqu'aux chevilles. Je remisai mon costume de commis aux écritures dans le sac de toile dans lequel j'avais jeté quelques effets et les *Lettres anglaises*. J'assurai mon premier quart. Les soutes étaient chargées, la cargaison amarrée. La plupart des matelots profiteraient jusqu'au dernier moment des plaisirs du port. De même l'embarquement des régiments interviendrait juste avant l'appareillage. Ne demeuraient sur *L'Auguste* que quelques officiers subalternes responsables du chargement et les rares marins qui préféraient le bord aux aventures des ruelles. Entendez qu'il ne leur restait plus un sol à donner aux filles et aux gargotiers ou qu'ils payaient quelque faute par la consigne. Apitoyé par mon embarras, l'un d'eux, un petit homme nerveux dont le regard gris surmontait un nez tordu, s'improvisa mon mentor. En premier lieu, il m'initia à l'art de chasser les rats. « Une malédiction pour un navire. Ils pillent la cambuse, percent les bailles d'eau douce et attaquent les caliers qui les dérangent. »

Armé d'un bâton, je me retrouvai préposé à la garde des amarres par où embarquent ces redoutables bestioles. J'eus la bonne fortune d'en assommer deux ou trois, ce qui me valut la considération de mon compagnon, qui se prénommaît Augustin, mais répondait plus couramment au sobriquet de Bâbord-Amures. « À cause que mon nez a pris un coup de vent par ce côté-là », expliqua-t-il en montrant son arrête nasale déviée.

Je m'attachai vite à ce petit homme, originaire de Bayonne – j'ignorais encore que, dans la flotte, si les Bretons et les Provençaux se honnissent les uns les autres, ils se rejoignent dans le mépris des Basques. Il me racontait de fabuleuses histoires : « ... À peine avait-on allumé le feu, que notre île se mit à bouger. Nous avons tout juste eu le temps de déhaler le canote : ce que nous avons pris pour un rocher était une baleine, la plus grosse baleine de tous les temps... » Je ne croyais pas un mot de ses récits, mais je ne demandais qu'à l'écouter. Il ne contait d'ailleurs pas que des fables et, par la suite, je me féliciterais à plusieurs reprises d'avoir suivi les conseils qu'il me prodigua dès ce moment. Ce fut lui, par exemple, qui m'indiqua où m'installer pour dormir. « Aujourd'hui, le vaisseau te semble vaste. Mais tu verras, garçon, quand ils seront tous là ! Tu le trouveras foutrement encombré. » La question n'était pas dénuée d'importance. Dans un bâtiment, chaque objet a sa place. La cargaison est solidement arrimée dans les soutes. La poudre est rangée dans la sainte-Barbe, au-dessus du gouvernail. Les fusils sont alignés dans des râteliers près de la salle du conseil. On confine le feu à trois endroits précis : la cuisine, pour cuire les aliments, la chambre du capitaine et l'habitable

du compas, pour les éclairer. L'équipage, en revanche, doit se débrouiller pour trouver un logement. On pend son hamac où on le peut : dans les cales, dans les entreponts, sous la dunette... L'abri le plus recherché est la batterie haute, située juste sous le pont : celui-ci protège des intempéries, l'air y est moins puant qu'ailleurs et la lumière pénètre par les écoutilles quand les sabords sont fermés. « La meilleure place, pour sûr. Aussi sûr qu'elle n'est pas pour toi.

— Et pourquoi donc ? m'écriai-je : ne suis-je pas à bord, quand les autres traînent dans les estaminets ?

— Tu crois donc que les premiers arrivés sont les mieux servis ? Ça ne se passe pas du tout comme ça ! N'oublie jamais que tu es un novice. Fais-toi petit. Prends exemple sur les rats : ils survivent aussi longtemps qu'on ne les remarque pas. S'ils deviennent trop hardis, couic !

— Mais toi, tu ne t'installes pas là-haut ? Tu es pourtant un ancien.

— Oh ! moi, je suis calier. Dès que nous aurons largué les amarres, tu ne me verras plus souvent sur le pont. »

Il prononça ces mots avec un soupçon de tristesse dans la voix. Cette nouvelle me glaça. En fait, je comptais sur Bâbord-Amures pour me guider dans l'existence nouvelle qui s'ouvrait à moi et qui, sans que je voulusse me l'avouer, m'effrayait un peu.

CHAPITRE 6

Au vent du large

L'Auguste emportait dans ses flancs une quarantaine de bovins, autant de cochons, de nombreux canards et quelques poules qui pondraient aussi longtemps qu'elles ne crèveraient pas du mal de mer. J'avais contribué à la constitution de cette ménagerie en halant une vache. Nos rires et nos plaisanteries répondaient aux beuglements désespérés que poussait le pauvre bétail tandis que, soutenu par une ventrière de toile, il s'éloignait du sol vers lequel il tendait la tête en tournant lentement sur lui-même. L'écouille l'avalait. Je le revis plus tard, quand il fallut entraver le bétail dans l'entrepont ; tâche difficile, car les bêtes affolées cherchaient à s'enfuir. Un cochon y parvint, entraînant dans l'hilarité générale un matelot accroché à sa queue.

L'embarquement de la troupe à bord des vaisseaux et des navires transporteurs, plus petits et plus légers, suivit de peu celui des bêtes. Le roulement martial des tambours, le sifflement aigrelet des fifres scandaient la marche. Ils avaient fière allure, les soldats, le mousquet bien droit sur l'épaule, le torse bombé sous leurs uniformes blancs aux parements et revers bleus. La foule se pressait pour les voir défiler. Les badauds les acclamaient, conspuaient les Anglais. Avec d'autant plus de conviction que plus d'un se réjouissaient de ce départ : malgré la construction récente de casernements, une bonne part des fusiliers se retrouvaient logés sans dédommagement chez l'habitant.

L'équipage était désormais au complet. J'eus la désagréable surprise de reconnaître, parmi ceux qui rejoignaient *L'Auguste*, le pendard défiguré dont j'avais contrarié l'embuscade. Il ne me remarqua ou ne me remit pas. Nous étions d'ailleurs assez nombreux à bord pour ne jamais nous rencontrer. Du moins l'espérais-je.

La flotte était désormais parée à partir. Mais le vent, soufflant inopportunément du sud-ouest, nous retint au port trois jours durant. Je mesurais à présent ce que Bâbord-Amures avait voulu me dire au sujet de l'entassement à bord. J'avais tendu mon hamac dans un recoin du faux-pont. Comme la moitié de l'équipage est toujours de manœuvre, chaque couchage sert à deux matelots. Je partageais le mien avec un mousse originaire de Nantes. Âgé de treize ans, Aubin me considérait de haut parce qu'il n'en était pas, lui, à sa première campagne. Hormis cette impertinence, il se montrait le meilleur compagnon du monde. Je le voyais d'ailleurs fort peu, puisqu'il n'appartenait pas à la même bordée. Il me fit gracieusement don de toutes ses puces et d'un lot généreux de punaises.

Malgré le risque de punitions exemplaires, de fréquentes disputes éclataient, menaçant de dégénérer en bagarre générale quand elles opposaient un matelot à un fusilier. Je fus bien malgré moi entraîné dans une de ces rixes. Alors que, entre deux corvées, je regagnais mon hamac, je surpris quelqu'un à fouiller mon maigre bagage. Une dizaine d'hommes regardaient l'indiscret en étaler le contenu sur le sol. Je ne possédais rien qui pût exciter la convoitise. Le voleur avait dû vite s'en apercevoir : s'il poursuivait son investigation, ce ne pouvait être que par provocation. Aussi, me souvenant à temps des conseils de Bâbord-Amures, je me contentai d'observer le gremlin sans me manifester, attendant qu'il se lasse de ce jeu. Mais je ne pus me contenir davantage quand il s'empara de mon livre. Le levant bien haut, il jeta une méchante plaisanterie sur les protestants : cet ignare avait pris mon Voltaire pour une Bible. Craignant de le voir abîmer le précieux volume, je me ruai sur lui.

Il se retourna vivement. En se dérochant à mon assaut, il me lança un croc-en-jambe. Rires et quolibets saluèrent ma chute. J'avais eu le temps de distinguer son visage, affreusement balafré : il s'agissait de l'individu dont j'avais fait échouer le guet-apens et dont, naïvement, j'avais cru qu'il ne m'avait pas repéré.

« Le croyez-vous, matelots ? Vlà-t-i pas qu'un novice ose porter la main sur un ancien ! »

Il lâcha le livre. Il n'en avait plus besoin : il tenait un prétexte pour m'assener une raclée, avec la complicité ricanante de ses compagnons.

« Vas-y, Sourire ! Apprends-lui les usages. »

Je me relevai, décidé à lui vendre chèrement le privilège de rosser Jean de Kervadec. Deux complices, arrivant dans mon dos, ne m'en laissèrent pas le temps. Ils me saisirent par les bras, entravant mes mouvements. Un troisième larron me décocha un coup de poing dans l'estomac. Ma vue se brouilla, mes genoux fléchirent. Je me retrouvai étendu sur le ventre. On arracha mes pantalons.

« Voilà un petit cul qui ne demande qu'à être baptisé ! ricana le bougre. Voyez comme il est frais ! »

Je me débattais en vain, bras et jambes solidement maintenus par ses acolytes. Sourire ne se pressait pas, jouissant de ma détresse.

« Tenez-le bon, je vais le sermonner à ma façon, le parpaillot. Il va sentir passer mon goupillon ! »

L'attroupement s'était formé. Mais, même ceux qui ne se rendaient pas complices de cette infamie ne me viendraient pas en aide. Quand soudain le miracle s'accomplit. J'entendis une bousculade, un choc sourd, suivi d'un autre.

« Personne ne touche à ce gamin, ou il aura affaire à Papegai », rugit une voix tonitruante.

Mes entraves se relâchèrent. Je me redressai. Le cercle s'était élargi. Sourire, affalé, pissait le sang. Un de ses acolytes ne valait pas mieux.

« Bien le bonjour, garçon, on dirait que j'arrive à point ! » Il était terrible, Papegai, il paraissait inébranlable, son gros poing fermé sur la poulie dont il s'était servi pour assommer Sourire, son cou rentré dans les épaules, ses jambes écartées, aussi solides que le grand mât. Il défiait ses adversaires, certain que nul n'oserait l'affronter. À juste titre : les matelots s'éloignèrent, les uns précipitamment, les autres de mauvaise grâce ; ils maugréaient un peu pour la forme, mais pas assez haut pour s'attiser les foudres du gabier. Même Sourire, retrouvant ses esprits, se leva en gémissant, remonta ses pantalons et battit en retraite sans chercher à sauver l'honneur. Je remerciai Papegai de son intervention, ce qui l'amusa.

« Je ne suis pas un ingrat ! s'écria-t-il entre deux éclats de rire. Nous étions en compte, nous voilà quittes.

— Si je m'attendais à te trouver ici ! N'avais-tu pas ton congé en poche ? »

Papegai haussa les épaules.

« Et alors ? Quand on a comme moi de l'eau salée dans les veines...

— Tout de même, est-ce qu'un vaisseau n'est pas un enfer flottant ? »

Il me dévisagea, outré par mon propos.

« Que me chantes-tu ? Peut-on rêver mieux que la vie d'un marin ? Tu comprendras quand tu verras les Îles. Sans compter que les Américains comptent sur moi pour botter le cul des

Anglais ! Ah, ouiche ! Tu m’imagines, terré dans un trou à rats, gagnant ma croûte à calfater les coques, à filer des cordages ou je ne sais quoi encore ? »

Il mettait autant de fougue – et sans doute de sincérité – dans ses éloges qu’il en avait mis quelques jours plus tôt dans ses imprécations.

Plus tard, j’entendis des mauvaises langues prétendre qu’il avait joué aux dés la prime d’embarquement d’un matelot contre ce qu’il restait de son propre congé et qu’il avait perdu. À cette explication, je préfèrai celle de Papegai.

Enfin, le canon de partance, sur les remparts du château, salua le retour du vent. Sur la *Ville de Paris*, le navire amiral du comte de Grasse, on hissa le pavillon qui donnait l’ordre d’appareiller.

La mise en branle dans l’étroit chenal de la Penfeld de cent-trente bâtiments, dont trente-huit vaisseaux de ligne, n’était pas une mince affaire. Des coques se heurtaient, des vergues s’emmêlaient. Cris et craquements dominaient les grincements des cordages. Les ordres, transmis à coups de sifflet, se contrecarraient. Chacun cherchait à se dégager de cet enchevêtrement pour atteindre le goulet, sans égard pour sa position dans la ligne. On formerait celle-ci plus loin, au large ! Arrivés dans la rade, nous prîmes un peu de vent pour nous écarter enfin de l’embouchure.

L’Auguste le premier doubla la pointe de Bertheaume, salué par les batteries du fort, et gagna la mer libre. Au perroquet de beaupré flottait la bannière bleue de l’avant-garde. Sur la dunette, notre amiral d’escadre se dressait, raide, le visage tourné vers la proue. Sanglé dans son grand uniforme, il dominait les autres officiers d’une bonne tête. Bâbord-Amures avait déjà navigué sous les ordres du comte de Bougainville. Il m’en avait brossé un portrait avantageux : « Un brave homme, qui fait distribuer plus de rations de rhum que de coups de fouet ! »

À mesure que les navires sortaient de la rade, ils se regroupaient selon la place qui leur était assignée. Je songeais aux figures géométriques de l’*Encyclopédie* et tâchais, en vain, d’interpréter la marche des bâtiments. Il semblait que cela ne dût jamais finir. La journée était avancée quand l’ordre de faire route à l’ouest monta enfin à la corne de la *Ville de Paris*. Avec fracas, les voiles déferlées se gonflèrent. *L’Auguste* bondit en s’ébrouant de toutes ses membrures.

Le grément sifflait joyeusement. Les couleurs des pavois déployés claquaient dans la lumière d’un soleil généreux. Aussi loin que portât le regard, on n’apercevait que voilures et gerbes d’écume arrachées à la vague par les étraves. Un nuage de goélands criards tournoyait au-dessus de cette flotte formidable. Le vent qui gonflait les voiles dilatait ma poitrine. Je ne sentais plus la douleur de mes paumes écorchées par les torons rugueux des manœuvres. Mon cœur battait à se rompre : l’Amérique ! J’allais connaître à mon tour les contrées mystérieuses décrites dans les lettres d’Yves, que je ne doutais pas de retrouver bientôt. Comment ? Je n’en avais aucune idée. Toutefois, la facilité avec laquelle j’avais déjoué la menace du séminaire me paraissait de bon augure. La chance – le P. Milon aurait dit la Providence — favorisait le bon droit. Et si j’avais un peu de peine en songeant à Maria de qui le vent m’éloignait, je m’en consolai vite en imaginant mon retour, le procès qu’Yves ne manquerait pas de gagner, la mine contrite des coquins confondus...

Les oiseaux nous accompagnèrent bien après que les côtes se furent fondues dans une grisaille indistincte. Puis, à leur tour, ils nous abandonnèrent : nous avons gagné le grand large.

Alors seulement M. de Bougainville se retira dans sa chambre.

Pour moi, l'aventure commençait.

Les novices ont ceci en commun avec les mousses qu'ils s'échinent douze heures par jour en supportant les mauvaises plaisanteries des anciens, quand ce n'est pas leurs brutalités. Lorsqu'on ne les emploie pas aux tâches les plus ingrates, on leur inculque les rudiments de la manœuvre. Avant même de quitter le port, j'avais entamé mon dur apprentissage. Cela empira au large. Au reste, je n'étais pas le seul à subir cette rude initiation : si l'équipage se composait en partie de gens de mer qui n'avaient pas réussi à échapper à la classe, beaucoup étaient comme moi des « terriens » que le goût de l'aventure, la misère, les dettes, voire des motifs plus inavouables de se soustraire à la justice, ou simplement la malchance avaient conduit à bord. Chacun de ces néophytes était placé sous l'autorité d'un vétéran. À ma grande joie, Papegai s'entendit avec le quartier-maître pour jouer ce rôle auprès de moi. Il m'enseigna l'art de l'épissure et la gamme subtile des nœuds. Un matin, par temps calme, il m'accorda le privilège de l'accompagner dans la mâture ; j'appris, ce jour-là, à lutter contre la peur du vide. Certes, enfant, je m'égarais volontiers dans les hautes branches des chênes et saisisais le moindre prétexte pour grimper dans le clocher de l'église, mais rien ne m'avait préparé à ce que l'on ressent quand on se retrouve à cinq ou six perches au-dessus du pont, avec pour seuls appuis un marchepied mouvant et une vergue barrant le ventre.

J'assimilais aussi les règles strictes auxquelles sont soumis les matelots. Elles leur enjoignaient de répondre sans délai aux coups de sifflet des quartiers-mâîtres comme aux ordres des officiers. L'obéissance immédiate était une nécessité. En combat, le sort du vaisseau dépendrait de la rapidité avec laquelle son équipage saurait le dégager d'une position périlleuse, la victoire, de son aptitude à présenter ses batteries à l'ennemi sous le meilleur angle. Le moindre retard tournait vite au désastre. C'est pourquoi le commandement n'admettait aucune défaillance, même loin de l'ennemi.

À cette loi fondamentale s'en ajoutaient d'autres, non écrites, imposées par nos conditions de vie sur un bâtiment long de cent-cinquante-six pieds, large de quarante-trois. Elles déterminaient une subtile hiérarchie qui régissait l'emplacement des hamacs – je dus rapidement déplacer celui que je partageais avec Aubin : l'entrepont, mieux aéré, revenait aux plus anciens. Elles enjoignaient à se soumettre à de ridicules superstitions, jusque dans le langage : il était par exemple interdit de prononcer jamais le mot corde, sous peine d'appeler le malheur sur le vaisseau. Les matelots ne parlaient pas aux fusiliers, sachant qu'en cas de mutinerie ceux-ci n'hésiteraient pas à tirer sur eux. Or il était difficile de s'éviter dans un espace aussi exigu. C'est pourquoi les uns comme les autres feignons l'indifférence, pour ne pas laisser l'animosité s'exprimer.

« Et n'essaie pas de flâner sur le passavant bâbord si on ne t'a pas envoyé le briquer ! » m'avertit Papegai – inutilement, car Bâbord-Amures m'avait instruit de cette loi dès mon premier jour à bord : ce côté du vaisseau était réservé aux officiers, tous titrés. « Tu comprends, faudrait pas que ces messieurs de l'aristocratie se frottent à nous autres, les gueux, les manants ! C'est qu'ils ne sont pas de la même engeance ! Ces messieurs ont du sang bleu ! C'est égal, je voudrais bien les voir prendre un ris par gros temps, avec leur perruque et leurs souliers à boucle ! »

Je m'amusai d'abord de l'exécration dans laquelle il tenait les gentilshommes. Puis je m'interrogeai. Mon père m'avait enseigné les devoirs que m'imposait ma naissance. Pas mes droits et privilèges car la précision était inutile : ils m'étaient acquis et nos gens les respectaient. La préséance m'était due et jamais je ne m'étais posé la question de savoir ce qu'ils en pensaient. La rancœur qu'exprimait Papegai me troublait. J'en venais à me demander si les métayers de Kervadec éprouvaient la même exaspération ou s'ils suivaient sans état d'âme le sillon que leurs pères avaient amorcé. Et si Katel, en m'ouvrant bras et cuisses, n'avait pas sacrifié à un usage établi plus qu'à la générosité de son tempérament.

Mais, à vrai dire, je ne m'attardais pas à ces réflexions, car je ne cessais de trimer que pour essayer de dormir. Même quand je n'étais pas de bordée, mon rang de novice m'exposait à devoir remplacer tel ou tel, blessé, malade ou simplement introuvable. Et, dans les rares moments d'accalmie, la promiscuité, le vacarme et les miasmes putrides qui remontaient de la cale n'étaient guère propices au sommeil.

Si, les premiers jours, j'accueillis avec soulagement la protection de Papegai, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle n'était pas gratuite ; il attendait de moi que je réponde au moindre de ses caprices et que j'accomplisse à sa place les basses corvées dont sa qualité de gabier ne l'exemptait pas. Au début, je ne rechignais pas à lui rendre quelques services. Mais ce jeu me lassa d'autant plus vite que ces tâches s'ajoutaient à mon propre labeur.

Un jour, je me cabrai. Je venais juste de m'étendre dans mon hamac, quand il me secoua.

« Va me chercher... »

— Non ! »

Mon refus, exprimé avec aplomb, le fit sursauter.

« Que dis-tu, garçon ? »

— Je ne suis pas ton domestique. Tu m'as tiré d'un mauvais pas, je t'en remercie une fois encore. Mais c'était un juste retour et cela ne te donne aucun droit sur moi. »

Il roulait des yeux furibonds. Comme chaque fois qu'une rixe promettait d'éclater, les curieux formèrent un cercle dans l'attente du pugilat : les distractions à bord étaient plutôt rares. En même temps, ils surveillaient les environs, car les hommes surpris à se battre encourageaient le fouet.

« Tu préfères peut-être que je t'abandonne aux bons soins de Sourire ? menaça Papegai. Ce bougre-là bande chaque fois qu'il se rappelle ton cul ! »

— Même pour me corriger, tu as besoin qu'un autre fasse le travail à ta place ? »

Il se balançait d'un pied sur l'autre, indécis. S'il l'avait voulu, il n'aurait fait qu'une bouchée de moi. La conscience de sa supériorité, précisément, l'arrêtait : il ne tirerait aucun prestige d'une victoire trop facile. Peut-être aussi, se souvenant des circonstances de notre première rencontre, éprouvait-il quelque scrupule. Cependant, il ne pouvait perdre la face devant ses compagnons goguenards, au premier rang desquels venait de surgir fort à propos Sourire, son masque hideux tout entier plissé dans une expression marquoise.

L'attente se prolongeait. Ne comprenant pas pourquoi Papegai ne me réglait pas mon compte, les matelots se taisaient, de peur qu'il ne tournât sa colère contre eux. Enfin, il gronda en détachant ses mots, comme s'il tenait à m'accorder encore quelques instants de répit :

« Sais-tu que nul n'a défié impunément Papegai ? »

— Je ne te provoque pas. Je te croyais mon ami et j'en étais fier. Mais toi qui ne cesses d'affirmer qu'aucun homme, fût-il noble, n'est supérieur à un autre, tu admettras que pour mériter ton estime je dois justement refuser de te servir. »

Il fronça le sourcil. Mon argument le laissait perplexe. Soudain, éclatant de son énorme rire, il m'ouvrit les bras et me serra contre sa poitrine, ce qui me donna l'occasion de constater qu'il ne s'était pas lavé depuis son embarquement, pour le moins.

« Décidément, tu me plais, mon garçon. Au moins, avec toi, on peut parler. Ce n'est pas comme avec tous ces crabes. Qu'est-ce qu'ils comprennent, à l'égalité ? »

Ce disant, il profitait avec impudence de la crainte qu'il inspirait. Car pour accéder à l'égalité naturelle prônée par Papegai, encore fallait-il obtenir son approbation.

« Et pour te prouver que je ne t'en veux pas, je vais t'apprendre à te défendre par toi-même », ajouta-t-il.

Je devinai son intention. Il avait sauvé la face, mais il me gardait rancune. J'aurais dû briser là. Or quelque démon me poussa à répondre : « Si j'avais une épée, tu comprendrais que je sais déjà m'en servir !

— Vraiment ? Montre-moi. »

Il me jeta à la volée un cabillot. Je me mis en garde, comme s'il s'agissait d'un sabre, le bras droit à demi fléchi, le gauche relevé, le poignet à hauteur de l'épaule.

« Ben ? Qu'est-ce que tu fais, la main en l'air ? s'étonna Papegai. Tu veux qu'on te la coupe ? »

Sans répondre, je me fendis pour porter un coup d'estoc. Il écarta facilement et, dans la foulée, m'assena une violente gifle sur le cou.

« Voilà, commenta-t-il, tu es mort. »

Je connaissais une botte imparable qui, si elle ne tuait pas, paralysait l'épaule de l'adversaire. Je la portai. Mon assaut ne rencontra que le vide. Au même moment, un coup à hauteur du genou me déséquilibra. Ma face porta durement sur le plancher. Estimant la correction suffisante, Papegai me tendit la main pour m'aider à me relever.

« Alors ? Ne m'avais-tu pas dit que tu savais manier une lame ?

— Si ! »

Je me retins avant d'ajouter : « Comme un gentilhomme ! »

Papegai poursuivait : « De toute façon, le combat, c'est surtout l'affaire des fusiliers. Toi, tu auras trop à faire pour t'en mêler. »

Une douleur lancinante se propageait de mon genou à ma cuisse. Le sang ne cessait de couler de ma lèvre fendue ; je le lapais à mesure. Le gabier n'avait pas retenu ses coups. J'en tirai deux enseignements. Si j'avais à me battre, mieux valait me souvenir des leçons acquises auprès des garnements de la lande que des principes chevaleresques du marquis. Et il était préférable de ne pas trop provoquer mon ombrageux ami.

Néanmoins, de ce jour, non seulement je continuai à bénéficier de la tranquillité que me valait sa protection, mais encore on me considéra avec plus de respect pour avoir osé lui tenir tête. La facilité avec laquelle il m'avait battu ne cessait cependant de me préoccuper. Je lui demandai des leçons. Il s'en montra flatté. Régulièrement, à l'abri des regards des officiers qui auraient pu se méprendre sur ces joutes, il m'apprit à manipuler une pique, un sabre ou une hache. J'enregistrai des progrès rapides, quoique douloureux. Bon maître, Papegai n'était ce-

pendant pas de ceux qui espèrent voir leur élève les surpasser un jour. Tout engagement un peu menaçant de ma part recevait immédiatement sa sanction. J'acceptai cette règle, puisque c'était le prix à payer. Il me consentait parfois un compliment, s'il pouvait le tourner à son avantage.

Une semaine, puis deux passèrent. Mes mains, durcies, ne se blessaient plus à manier les manœuvres. Mes muscles ne me faisaient plus souffrir à chaque mouvement. La puanteur des entreponts ne m'incommodait plus. Tout en nourrissant le projet de filer mon câble sitôt la côte américaine atteinte, je m'appliquais à devenir marin.

Dans la première décade d'avril, le vent forçait. Ce ne fut pas la tempête, mais la mer, très formée, secouait néanmoins rudement les coques. Aux puanteurs habituelles se mêla l'odeur aigre des vomissures. J'eus la surprise de constater que le mal de mer n'épargnait pas les vieux matelots, au cuir tanné par le sel de tous les océans et le feu de tous les soleils. Quant à moi, je pensai mourir. Pour autant, le service n'en était pas allégé, au contraire : il fallait plus que jamais respecter les distances, éviter la dispersion de l'escadre et veiller à ne pas semer le convoi marchand. Sous le vent qui soufflait en bourrasques, cela obligeait à de fréquents et pénibles changements d'amures, qui me laissaient épuisé et nauséeux.

Le temps se rétablit juste avant le passage du tropique du Cancer. Pour la circonstance, le capitaine fit distribuer double ration de tafia. Je me félicitai de la protection de Papegai, qui, si elle ne me mit pas à l'abri de nombreux baptêmes – entendez que je fus à plusieurs reprises aspergé d'eau de mer et quelque peu étrillé – m'évita de plus graves sévices. Plus d'un mousse se retrouva vêtu en femme et traité comme telle, la galanterie en moins, tandis que les maîtres d'équipage détournaient le regard et que l'aumônier préférerait ne rien connaître de ces turpitudes dont bien peu éprouveraient le besoin de se confesser.

Le surlendemain de cette cérémonie, la vigie signala un îlot sur l'horizon. Nous approchions des Îles du Vent. Une frégate se détacha de la flotte pour aller annoncer notre arrivée à leur gouverneur, le marquis de Bouillé.

On n'est jamais si impatient que lorsqu'on touche au terme de l'attente. L'éclipse du 24 avril, qui produisit une si forte impression sur mes compagnons, ne parvint pas à m'arracher à la contemplation de cet horizon au-delà duquel s'étendait la côte américaine.

CHAPITRE 7

La Perle des Antilles

L'approche d'une terre est un moment particulier dans la vie d'un vaisseau. Longtemps avant de la distinguer, on la devine à des signes imperceptibles : un parfum dans le vent, un oiseau dans le ciel, un rameau sur la crête d'une vague. C'est à celui qui, le premier, lancera depuis la hune ce cri magique : « Terre ! » Enfin, ça y est ! La voilà ! Elle n'est encore qu'une ombre entre ciel et eau, à peine distincte. Déjà, elle suscite toutes les convoitises. Les marins qui ont connu cette île en vantent les charmes, quand bien même il s'agit d'un triste amas rocheux. Ils parlent des fruits, des sources, des femmes. Des femmes, surtout. La dernière nuit, il est difficile de dormir. Quelquefois, pourtant, l'approche nécessite de longues heures. La nervosité croît. Tout le monde se presse sur le pont. Ceux de la bordée, bien sûr. Mais aussi les autres, jusqu'aux caliers qui saisissent la moindre occasion de s'y aventurer.

Je ne participai pas à cette allégresse. Je venais d'apprendre qu'au lieu de rejoindre la côte américaine nous relâcherions d'abord dans les Îles. Certes, la flotte avait été dépêchée pour prêter main-forte aux *Insurgents*. Mais avant tout, il s'agissait de ne plus laisser les Anglais contrôler les voies maritimes qui reliaient la France à ses riches colonies antillaises. Cette priorité accordée au commerce se manifesta dès lors que nous pénétrâmes dans la mer des Caraïbes. Avant de songer à accoster, nous dûmes escorter jusqu'à la Guadeloupe et Saint-Domingue les navires marchands du convoi, déjà coupables à mes yeux d'avoir ralenti notre course pendant toute la traversée. Dans les deux cas, nous les quittâmes en vue du port, après nous être assurés qu'aucun navire ennemi ne croisait dans les parages. Mais nous-mêmes n'y abordâmes pas.

À bord de *L'Auguste*, la grogne succédait à l'excitation. Le mécontentement était davantage dirigé contre les Anglais que contre l'amiral de Grasse. Si, au moins, nous avions pu en découdre une bonne fois, nous nous en serions débarrassés avant de faire escale. Mais, alarmés sans doute par l'importance de l'armada affrêtée pour les chasser de ces eaux où ils régnaient en maîtres depuis des mois, les Anglais choisissaient la dérobaie. Tout juste apercevions-nous parfois dans le lointain les voiles d'une frégate chargée d'espionner nos mouvements ; elle s'enfuyait dès que l'une des nôtres la prenait en chasse.

À la fin du mois d'avril, nous crûmes que l'occasion tant espérée se présentait enfin. Une flottille anglaise bloquait l'accès à Port-Royal de la Martinique. Sans attendre, les pavillons donnant l'ordre d'attaquer montèrent à la corne du *Ville de Paris*. Le visage de mes compagnons revêtit une expression terrible, où se mêlaient la haine et la peur : ils connaissaient, eux, la sauvagerie d'un combat en mer.

Mais les Anglais, conscients de leur infériorité numérique, décampèrent sans qu'un seul coup de canon fût tiré. L'amiral de Grasse donna l'ordre de la chasse. La faveur du vent, des carènes plus rapides permirent à l'ennemi de nous distancer. Peut-être aussi un défaut de pugnacité de notre part. Il ne faut pas porter un jugement trop sévère sur cette mollesse. Nous étions harassés par la traversée et les vivres commençaient à manquer, alors que la terre était là, à portée d'avirons, obsédante. Ne trouvant pas tout de suite le meilleur vent, l'avant-garde menée par *L'Auguste* s'écarta du reste de la flotte. Le temps qu'elle la rejoigne, l'Anglais était loin.

Avec soulagement, nous reçûmes l'ordre de rebrousser chemin sur Port-Royal. Soudain, la manœuvre parut moins pénible, l'entrain revint. Tout en tirant sur les drisses, nous nous délections par avance de cette escale.

Un espoir vite déçu ! Nous mouillâmes dans le port, mais l'amiral, furieux d'avoir manqué une occasion qui ne se représenterait pas de sitôt, interdit qu'on y débarquât. L'avant-garde, en particulier, faisait l'objet de son courroux. Non seulement M. de Bougainville n'avait pas coupé la route de l'ennemi, mais il avait retardé toute la flotte !

À peine chargés quelques vivres frais et un peu d'eau douce, nous reprîmes le large en direction de Sainte-Lucie. Le plaisir de manger autre chose que le lard rance, les biscuits durs comme de la pierre et les harengs séchés qui constituaient notre ordinaire depuis des semaines ne compensait pas, loin de là, la déception de ne pas avoir profité des délices d'une escale prolongée. Durant tout le mois de mai et la moitié de juin, nous patrouillâmes dans ces eaux semées d'îles, acharnés à poursuivre un ennemi plus prompt à s'esquiver qu'à combattre.

La prudence des Anglais rendait hommage à notre force. Mais, hormis la reprise de la petite île de Tobago, nous n'enregistrâmes aucun succès. Quant à moi, ce jeu de cache-cache entre les archipels me désespérait : quand allions-nous enfin nous diriger vers le continent ?

Faute d'un combat véritable, nous nous entraînions plus que jamais, tant au service du canon qu'aux manœuvres. L'amiral, encore amer de n'avoir pas frappé un coup décisif devant Port-Royal, imposait ces exercices quotidiens à son avant-garde, autant pour nous aguerrir que pour nous punir. Comme les autres, je pestais contre ce régime épuisant. Pour en supporter la monotonie, je tâchais de m'intéresser au mouvement des voiles. Papegai complétait mes observations en répondant à mes questions. La réalité se révélait plus complexe que les sages figures de l'Encyclopédie parce qu'elle ignorait la ligne droite. Tracer une erre, c'était composer avec les caprices du vent et les courants contraires. Cette curiosité peut sembler stupide de la part d'un simple homme d'équipage, qui n'aurait jamais à commander une manœuvre. Au moins occupait-elle une attente devenue intolérable.

Enfin, le 15 juin, nous revînmes mouiller à Port-Royal de la Martinique. Cette fois, les équipages reçurent l'autorisation de débarquer. Il s'agissait au premier chef de remplir les soutes à vivres, mais les matelots, par complaisance de M. de Bougainville, avaient également droit à quelques heures de détente. Les débarquements s'opèreraient par petits groupes. À tout moment, nous étions susceptibles d'appareiller ; il n'était donc pas question de dégarnir le bord. Nous attendions notre tour avec d'autant plus d'impatience que ceux qui avaient la chance de bénéficier d'une permission faisaient à leur retour des contes où se mêlaient tablées somptueuses et belles Créoles rien moins que farouches. Ces récits, que l'aumônier aurait désapprouvés même en tenant compte de l'exagération qu'ils contenaient, sonnaient comme des défis, et chacun se jurait de les relever.

Mon tour ne venait pas. Encore une des infortunes attachées à ma condition de novice. Je me consolais en songeant que Maria était bien plus belle et digne d'intérêt que toutes les Martiniquaises réunies. Je me procurai du papier et de l'encre et commençai à rédiger une lettre à son intention. Tant pis si je n'avais pas la moindre idée de la façon dont elle lui parviendrait !

Au reste, je ne demeurais pas oisif. Ce serait une erreur de croire que le mouillage signifie le repos pour les marins. Certes, ils ne sont plus astreints à la manœuvre des voiles, mais on profite du répit pour effectuer les réparations auxquelles on n'a pas eu le loisir de procéder en

pleine mer. On recoud les voiles endommagées, on change les vergues et les galhaubans fatigués par les sautes de vent. On racle le pont avec des briques pour le débarrasser du sel déposé par les embruns. On contrôle le calfat de la lisse. Ce regain d'activité ne peut cependant pas faire oublier que la terre est là, riche de toutes les promesses, à quelques coups d'aviron du mouillage. Quand donc mon tour viendrait-il ?

C'est peu dire que l'annonce de notre départ prochain me contraria au plus haut point. Toutefois, ma déception fut de courte durée, car j'appris par Papegai que nous partions mouiller à Saint-Domingue. À ce nom, mon cœur battit plus fort. Yves avait séjourné dans cette île ! Je me remémorai la lettre qu'il en avait expédiée, que j'avais si souvent relue, au point de la connaître par cœur : ... *Je confie ce pli à un marin qui s'embarque demain pour Nantes. J'aurais aimé prendre place sur son navire et venir vous saluer. L'air du pays aurait sans doute achevé de dissiper la langueur qui m'a saisi à la suite de cette maladie dont je vous ai entretenu dans ma précédente missive. Hélas, mes affaires me retiennent encore en ces lieux. Si toutefois vous jugez bon de me donner de vos nouvelles, et vous savez combien il m'importe d'en recevoir, adressez votre lettre chez M. Damassin. Cet honnête courtier saura me joindre en quelque lieu où la fortune m'aura envoyé et me transmettre sans rien en distraire tout ce que vous aurez eu la bonté de confier à son zèle...* Bien du temps, sans doute, avait passé depuis qu'Yves avait écrit ces lignes. Néanmoins j'espérais que ce Damassin saurait me dire comment entrer en relation avec lui. Car, cette fois, rien ne m'empêcherait de mettre pied à terre, dussé-je pour cela gagner la côte à la nage !

Le profil de la Perle des Antilles se précisait. Très élevée sur l'eau, Saint-Domingue présentait des abords abrupts. La flotte se regroupa, dans l'attente des pilotes chargés de guider les bâtiments le long de l'étroit chenal qui permettait d'approcher Cap-Français. Le moindre écart, et c'était l'échouage sur un banc de sable ou, pis encore, l'éventrement sur un écueil. Les récifs portaient des noms pittoresques : les Étrilles, la Petite Iguane ou Samana... Ils n'en constituaient pas moins des pièges redoutables. Les marins pointaient le doigt avec inquiétude sur des ombres parsemant les eaux transparentes : les épaves de navires malchanceux. Un mât, encore dressé, crevait les vagues.

Papegai me montra un affleurement, un peu plus grand que les autres.

« L'île de la Tortue », annonça-t-il.

Ce seul nom suffit à enflammer mon imagination. C'était donc là qu'au temps de la domination espagnole les flibustiers venaient fêter les victoires remportées sur les pesants galions chargés d'or ! Les vaisseaux du Roi avaient mis un terme à ces désordres et l'île au prestige vénéneux n'était plus qu'une langue de terre nue, déserte. Je détournai le regard, préférant les couleurs de mon rêve à une trop pâle réalité.

« Et Cap-Français ? Le verrons-nous bientôt ?

— Quand nous aurons contourné le morne Picolet ! » me dit Papegai en tendant le doigt vers une colline qui s'avancait vers la mer.

Il affectait un ton blasé, cependant je le sentais aussi excité que moi. Enfin apparurent les habitations, puis la bourgade. Le commandant donna l'ordre de jeter l'ancre en eau profonde.

Avant toute chose, on débarqua les fantassins qui rejoignaient la garnison stationnée dans le port, chargés d'armes et de munitions. Puis les hommes de corvée s'en furent pourvoir aux